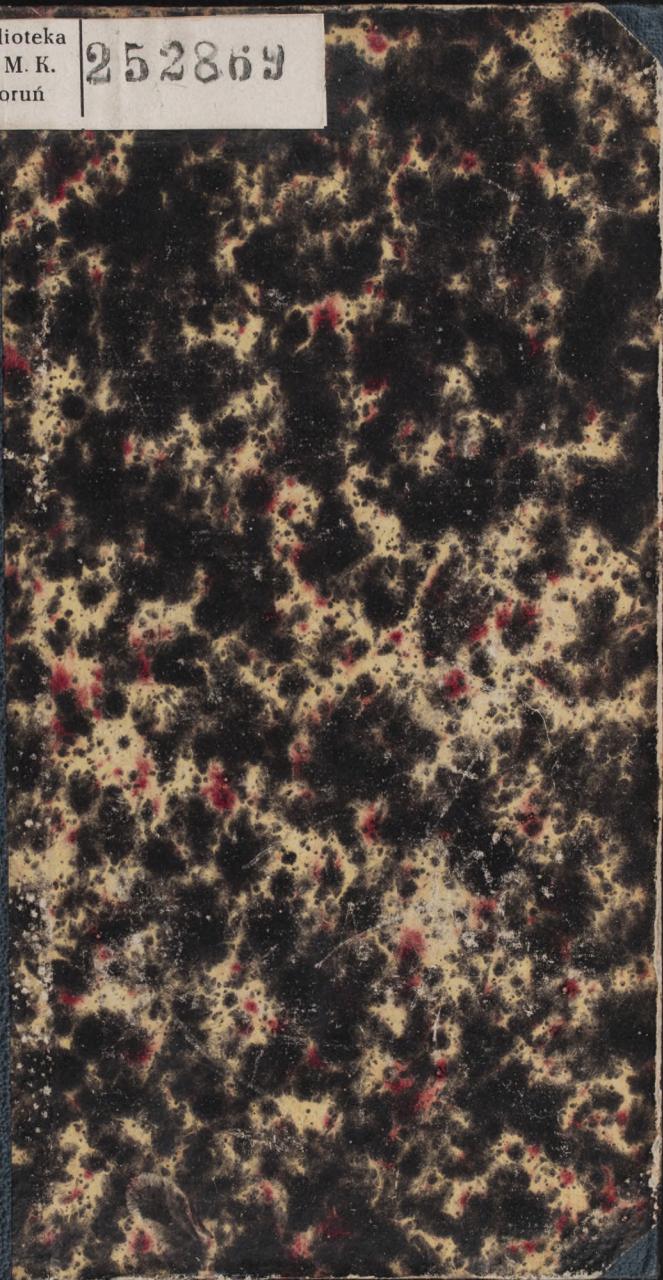
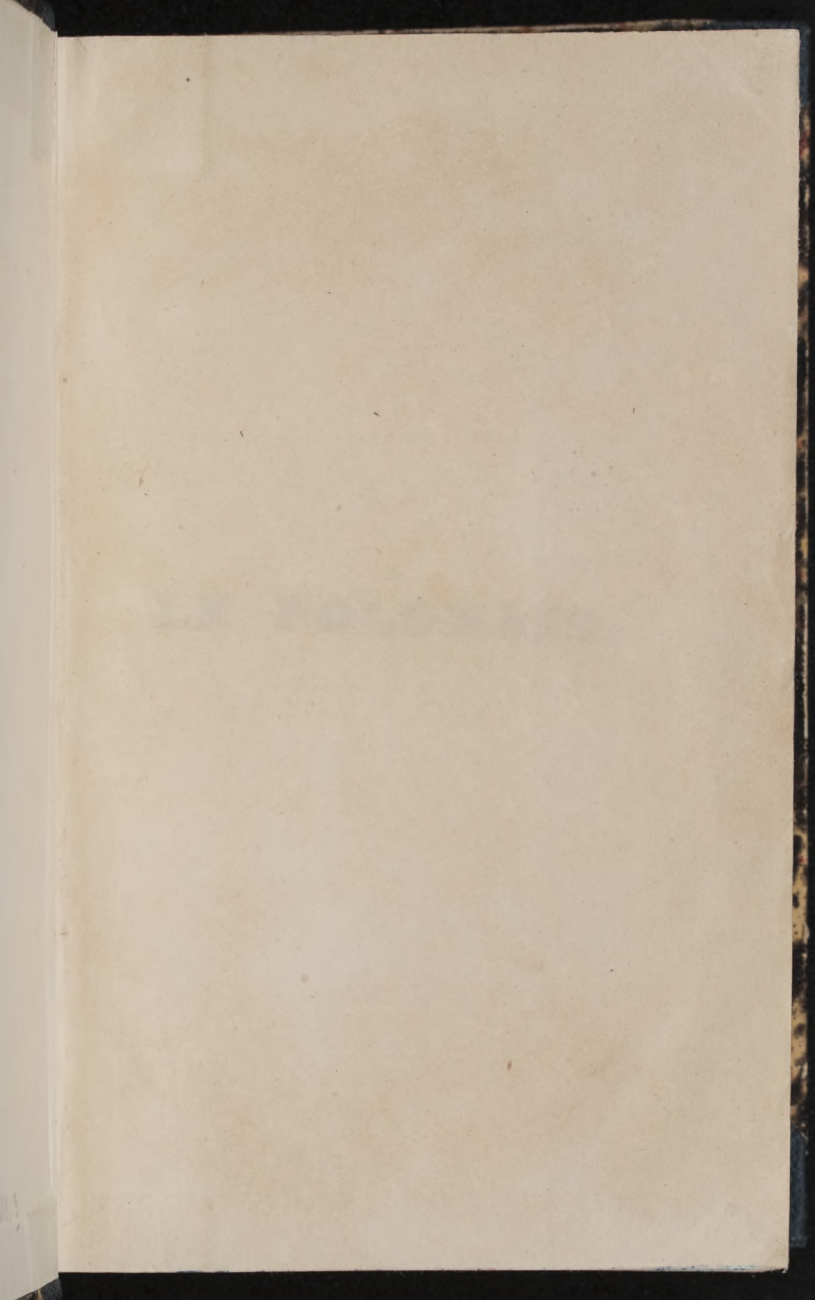


Biblioteka
U. M. K.
Toruń

252869



XIII, 3.





2

LE POLONAIS.

IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue Sainte-Anne, n° 55, près le Palais-Royal.



Das Bild zeigt die Fische
die man in der See



Ph. Le Roy fecit.

*Voilà, dit-il, le Bûcher Consacré
aux mânes de ma Mère.*

1797

LE

POLONAIS,

Traduit de l'Anglais de Miss Porter,

PAR ****.

TROISIÈME ÉDITION,

ORNÉE D'UNE GRAVURE.

TOME PREMIER.



Paris,

LIBRAIRIE DE A. POUGIN,

QUAI DES AUGUSTINS, n° 49.

—
1836.

LE
POLONAIS

Grande Bibliothèque de la Ville de Paris

1789

ANCIENNE BIBLIOTHÈQUE

DE LA VILLE DE PARIS

252869

TOME PREMIER



LIBRAIRIE DE A. BOULON

101, RUE DE LA HARPE, PARIS

1800

LE POLONAIS.

Le vaste et magnifique palais de Villanow, situé sur le bord de la Vistule, était la demeure favorite de Jean Sobieski, roi de Pologne. Ce monarque, après avoir délivré son pays, sauvé Vienne et battu les Turcs, venait se reposer souvent dans cette retraite; et là, tout ressentait les effets de cet esprit éclairé et de cette ame généreuse, qui illustrèrent son nom et firent le bonheur de ses sujets.

Lorsque Charles XII, roi de Suède, vint à Choscow visiter le tombeau de Sobieski, il s'écria : Quel dommage qu'un si grand homme fût mortel ! Qua-

tre-vingt-dix ans après sa mort, l'esprit de ce héros parut revivre dans son petit-fils Constantin, comte de Sobieski; simple palatin de Masovie, il fut l'ami plutôt que le maître de ses vassaux; ce fut le premier des nobles Polonais qui affranchit ses paysans. A la place de leurs misérables cabanes, on vit bientôt s'élever des villages qu'il prit soin de fournir de bestiaux, de semences et d'instrumens de labourage.

Ayant assemblé ses vassaux, il mit devant eux l'acte de leur affranchissement; mais, avant de le signer, il ne put s'empêcher d'exprimer aux vieillards qui l'entouraient la crainte de les voir abuser de la liberté qu'ils allaient obtenir.

Non, lui répondit un paysan dont les cheveux étaient blanchis par l'âge : lorsque nous n'avions de propriété assurée que celle du bâton qui était dans nos mains, nuls motifs ne pouvaient

nous retenir; n'ayant rien à perdre, nous n'avions rien à ménager : mais à présent que nos terres, nos maisons, nos bestiaux sont entièrement à nous, la crainte d'en être privés sera un frein qui réglera toutes nos actions.

Le bon sens et la vérité de cette réponse furent prouvés par l'événement. Heureux depuis qu'ils étaient libres, leur bonne conduite engagea le grand chancelier Lamoïski, le prince Stanislas, neveu du roi, et plusieurs nobles, à suivre l'exemple du palatin.

C'était au sein de sa famille que ce grand homme formait Thadéus, son petit-fils, à l'exercice de toutes les vertus, lorsque la guerre de 1792 vint menacer cette heureuse contrée, où tout souriait de bonheur et de reconnaissance.

Le soir d'un jour où le palatin avait donné une fête pour célébrer l'anniversaire de la naissance de son petit-

fil, il monta à cheval, suivi de plusieurs des convives. La comtesse, sa fille, et Thadéus étaient restés seuls dans le salon. Elle soupira en voyant son fils essayer des armes qu'un domestique avait laissées sur une table; elle observait avec inquiétude la vivacité de ses mouvemens, ses yeux d'où jaillissaient des étincelles.

Thadéus, dit-elle, laissez ces épées, je veux vous parler; son fils se retourna vivement: Mon Thadéus, dit-elle! et des larmes coulèrent de ses yeux: à cette vue, il jette les armes loin de lui, et s'élance vers la comtesse.

Pourquoi vous tourmenter, ma bonne mère? dans une bataille ne serai-je pas sous la surveillance de mon aïeul, ne serai-je pas sous la protection de Dieu, comme dans ce moment?

Oui, mon enfant, dit-elle en essayant ses joues humides, Dieu puisse-t-il veiller sur vous! il est le protec-

teur des orphelins, et vous n'avez point de père. La comtesse s'arrêta; Thadéus sentit sa poitrine oppressée. Prenez ces papiers, dit-elle, en lui remettant un paquet cacheté, ils vous apprendront quel fut votre père; il faut que vous connaissiez la vérité et toute la bonté de votre aïeul. Lisez, ajouta-t-elle, mais allez dans votre appartement : vous y serez plus tranquille.

Thadéus obéit à l'instant : renfermé dans la bibliothèque, il se hâta d'ouvrir le paquet, et bientôt toute son attention fut absorbée en lisant ce qui suit :

« Vous êtes parvenu, mon fils, à votre dix-huitième année; vous allez combattre les ennemis de votre pays. Avant que j'abandonne l'objet de mes plus chères espérances aux hasards de la guerre, avant que je me sépare de vous, peut-être pour toujours, il faut que vous sachiez quel fut votre père,

ce père que jamais vous n'entendîtes nommer. Vous vous croyez orphelin, vous croyez votre mère veuve; mais elle ne le devint que par la cruauté d'un homme et non pas par la volonté du ciel. Il y a vingt ans que j'accompagnai mon père dans un voyage en Allemagne et en Italie. La douleur que lui causa la mort de ma mère avait altéré sa santé, et les médecins lui avaient ordonné d'habiter un climat plus doux; nous nous fixâmes sur les bords de l'Arno. Mon père allait souvent à Florence; il y rencontra un jeune homme nommé Sackville, avec lequel il eut bientôt formé une liaison intime.

M. Sackville n'était pas le plus bel homme que j'eusse vu, mais il me parut réunir à l'élégance des manières les principes les plus nobles et le cœur le plus franc; il fut le premier pour qui je sentis une préférence marquée.

En le voyant, je m'accoutumai insensiblement à éprouver une sorte de délice ; quelquefois je sentais mes yeux se remplir de larmes. L'intime communication de nos sentimens remplissait de charmes les heures que nous passions ensemble ; la douce expression de ses regards, les soupirs qu'il laissait échapper, ses phrases entrecoupées, tout contribua à m'inspirer la confiance la plus entière.

Huit mois se passèrent ainsi : pendant les trois derniers, le doute et l'inquiétude avaient remplacé le prestige des illusions d'une tendresse naissante ; un regard distrait, des réponses froides, une réserve pénible me plongèrent dans la plus cruelle anxiété. Les attentions de M. Sackville cessèrent ; au lieu de me chercher sans cesse, il m'évitait avec soin. Lorsque mon père se retirait dans son cabinet, il s'éloignait et me laissait seule. Mes prome-

nades étaient solitaires et tristes. Enfermée dans le palais de Villanow, auprès d'une mère mourante, je n'avais appris à connaître le monde que par mes lectures, et toutes les perfections m'avaient paru réunies dans l'homme que j'aimais; alors je sentis avec amertume qu'elles n'existaient que dans les rêves de mon imagination. A mon arrivée en Italie, j'avais continué à fuir toute société : la présence de Sackville étant mon seul plaisir, elle avait fait disparaître ma réserve accoutumée, et insensiblement ranimé toutes les affections de mon cœur. Sans art, sans expérience, je n'appris à connaître la nature du sentiment que je chérissais, que lorsqu'il se fut accru au point de menacer ma vie.

Le soir d'une de ces longues journées où je n'avais pas vu cet être trop chéri, je sortis, sachant à peine où je portais mes pas; je me trouvai au haut d'un es-

calier qui descendait au bord de l'Arno. Là, appuyant ma tête contre une statue que Sackville avait donnée à mon père, à cause de sa prétendue ressemblance avec moi, je me rappelai le souvenir de ses attentions passées, et je sentis mes peines redoubler : dans l'amertume de mon cœur, embrassant le piédestal de la statue, comme l'autel de la divinité que j'adorais, et m'adressant à ce marbre insensible, je m'écriai : Puissé-je devenir pâle et inanimée comme toi ! alors Sackville donnera un soupir à l'être qu'il a détruit ! Mes sanglots étouffèrent ma voix, et je me trouvai dans ses bras. Je le repoussai, et, presque défaillante, je le conjurai de me laisser libre. Il le fit à l'instant, et tombant à genoux devant moi, il implora mon pardon pour toutes les peines que j'avais souffertes... A présent, Thérèse, s'écria-t-il, tout est comme il doit être, vous êtes ma seule

espérance; si vous ne consentez pas à m'appartenir je serai réduit au désespoir. Sa poitrine était oppressée, ses mots entrecoupés; élevant mes yeux sur lui, je vis les siens rouges et égarés. Frappée de terreur par son regard, ma tête retomba sur le marbre; alors, avec un redoublement de véhémence, il s'écria : Thérésa, me serais-je trompé? Thérésa, ne m'aimez-vous pas? ne me préférez-vous pas? Parlez, je vous en conjure..... par votre bonheur, par le mien..... me rejetez-vous? Il saisit alors mes mains avec une force qui me fit trembler, et à peine pus-je articuler : Je suis à vous. A ces mots il m'entraîna vers un passage obscur qui conduisait à la campagne, une voiture était à la porte du parc; d'une voix craintive je lui demande ce qu'il voulait faire. Vous vous êtes donnée à moi, s'écria-t-il, et, par le ciel! aucun pouvoir ne nous séparera jusqu'à ce

que vous soyez tout-à-fait à moi et hors de l'atteinte des hommes. Mes forces étaient anéanties, mon esprit abattu : je cédaï à son impétuosité ; il me porta dans sa voiture, et me conduisit à un monastère où bientôt nous fûmes mariés.

Je rappelle tous ces détails, mon cher fils, pour que vous puissiez trouver une excuse à l'imprudence de ma jeunesse, dans l'influence qu'un homme, qui m'avait paru réunir toutes les perfections avait usurpée sur mon esprit et sur mon cœur. Mais ma faute ne demeura pas long-temps impunie.

Après la cérémonie, mon mari me conduisit en silence à la voiture ; mon cœur trop plein fut soulagé par une abondance de larmes. Sackville demeurait à côté de moi, immobile et muet. Deux ou trois fois je cherchai ses yeux, dans l'espoir d'y trouver quelques consolations, mais ses regards, fixés sur la

campagne, ses traits contractés semblaient annoncer qu'il avait été forcé de s'unir à la femme qu'il haïssait, et non à celle qu'il avait volontairement choisie. Mon cœur se déchirait à la pensée qu'une union qui n'avait pas été sanctionnée par mon père commençait sous de si tristes auspices. Mes soupirs furent entendus enfin par mon mari ; il tressaillit, et se tournant soudainement vers moi : Thérèse, me dit-il, ce mariage doit être caché au comte. Pourquoi, m'écriai-je, à peine capable d'articuler ? J'ai été trop précipité..... il me brouillerait avec ma famille ; attendez un mois seulement, et alors je vous reconnaitrai publiquement pour mon épouse.

L'agitation de ses traits, la force de son accent, la chaleur brûlante de sa main qui tenait la mienne, tout ajoutait à mes alarmes. Je lui répondis en tremblant : Sackville, j'ai déjà été

assez coupable en consentant à cette union mystérieuse , je ne veux pas la devenir davantage en la cachant plus long-temps : je vais me jeter aux pieds de mon père et lui tout avouer. Sa contenance devint plus sombre. Thérésa, dit-il, je ne vous ai pas épousée pour être votre esclave ; je suis votre mari, vous avez juré de m'obéir, et je vous ordonne le silence jusqu'à ce que je permette de parler : vous répondrez de mon secret. Cet ordre cruel, accompagné d'un regard plus cruel encore, me perça le cœur, et je tombai sans sentiment.

Lorsque je revins à moi-même, je me trouvai au pied de la statue, à cette place où ma malheureuse destinée avait été fixée pour jamais ; mon époux était près de moi ; il me souleva avec tendresse, et me conjura, avec l'accent le plus doux, de me calmer, et de lui pardonner la sévérité de ces mots, que la

crainte de voir compromettre son bonheur et le mien par un aveu imprudent lui avait fait prononcer. Il m'apprit qu'il était l'héritier d'une des plus riches familles d'Angleterre, et qu'il avait promis à son père, sur son honneur, de ne former aucun engagement sans lui faire connaître auparavant la femme qu'il choisirait ; et, quel que fût son rang, son père avait juré de ne jamais le revoir et de le déshériter s'il manquait à sa parole.

Réfléchissez, ma chère Thérèse : pourriez-vous supporter de voir en moi un malheureux chargé de la malediction d'un père, tandis qu'un peu de complaisance de votre part peut tout arranger. Je sais que je me suis trop hâté, mais à présent mon erreur est sans remède ; demain j'écrirai à mon père ; je lui peindrai votre rang, vos vertus, et je demanderai son consentement pour notre mariage pro-

chain. Au moment où sa permission sera arrivée, j'implorerai l'indulgence et l'amitié du comte, et je lui avouerai tout ce qui s'est passé. La tendresse de mon époux entraîna ma raison ; et, baignée de larmes, je scellai son pardon et lui promis d'obéir.

Mon père était loin de soupçonner la perfidie de son hôte ; il le retenait chez lui et le raillait souvent sur l'ascendant que ses qualités avaient pris sur mon ame. En public, les manières de Sackville étaient obligeantes avec moi ; en particulier, je retrouvais souvent en lui l'époux insensible et capricieux ; mais un regard caressant, une expression tendre me consolait de toutes mes peines ; et j'attendais la lettre de son père avec le charme de l'espérance et le prestige de la jeunesse et de l'amour.

Quinze jours se passèrent, puis un mois, puis un mois encore : enfin un

paquet arrive pour Sackville, il déjeunait avec nous ; il rougit, ouvre ses lettres, les parcourt, et, pâle et tremblant, quitte le salon. Ne pouvant contraindre mon émotion, je me levais pour le suivre, lorsque le comte s'écria : Quelle peut être cette lettre ? il paraît cruellement affecté ; et, sans m'observer, sans attendre ma réponse, il se hâte de le suivre. Je me retirai dans ma chambre, et là je cherchai à me bercer des illusions de l'espérance pour trouver quelque relâche à mes inquiétudes.

La cloche du dîner vint me tirer des incertitudes où je m'égarais ; craignant les soupçons de mon père, espérant lire ma destinée dans la contenance de mon époux, je descendis à la salle à manger ; en entrant, mes yeux se fixèrent sur Sackville ; il était appuyé contre une colonne, son visage était d'une pâleur effrayante ; les regards de mon

père étaient sérieux ; il plaça son ami à côté de lui. Je m'assis en silence ; on mangea peu , on ne parla point. Je me sentais oppressée ; un mot que j'aurais prononcé aurait trahi la véhémence des sentimens que j'éprouvais.

Lorsque les domestiques se retirèrent, Sackville se leva, et, prenant la main de mon père, lui dit : Monsieur, il faut que je vous quitte. La soirée est orageuse, répliqua le comte ; vous êtes troublé par le choc que vous avez reçu ; demain vous irez où vos affaires vous appellent. Je vous remercie , répondit-il, mais il faut que je sois à Florence ce soir , demain vous me verrez dans l'après-midi, et alors, j'espère, tout sera arrangé. Allez, dit mon père, puisque vous êtes décidé ; Dieu vous protège ! mais songez que nous serons inquiets jusqu'à votre retour. Sackville prit son chapeau. Immobile, incapable de parler, j'étais



à côté de la porte par laquelle il devait passer. Ses yeux rencontrèrent les miens; il s'arrêta. Il saisit brusquement ma main, et, la rejetant plus brusquement encore, il s'élança hors de la chambre. Je je ne l'ai jamais revu.

Il me fut impossible de dissimuler davantage, je tombai sur le plancher toute en larmes. Mon père me retint, ne soupçonnant pas même ce que j'aurais voulu qu'il pût deviner; mais, avec toute l'indulgence de l'amitié, il s'affligea sur les chagrins de Sackville, et sur la sensibilité de mon caractère, qui sympathisait si péniblement avec celui de son ami. Je n'osai en demander davantage, et, frappée de mille craintes, accablée du sentiment de ma duplicité, j'obtins la permission de me retirer dans ma chambre.

Les heures de la matinée furent d'une longueur insupportable, l'après-midi

fut plus long encore ; je fixais avec inquiétude le soleil , dont le coucher devait être le signal du retour de mon époux. Deux heures s'étaient écoulées depuis celle où il avait promis de revenir. Mon père devint si impatient qu'il sortit pour aller au-devant de lui. Je désirais qu'ils pussent ne pas se rencontrer ; je voulais voir Sackville seul, et, par un mot, être rassurée ou réduite au désespoir.

J'écoutais , attentive à chaque pas qui retentissait sous la colonnade , lorsque mon domestique me remit une lettre que venait de laisser le domestique de M. Sackville. Voici mon arrêt, m'écriai-je ! puisse le ciel permettre que ce soit le consentement de son père ! J'arrachai le cachet, et je tombai sans mouvement avant d'avoir lu la moitié de ces lignes foudroyantes. »

Thadéus, les joues brûlantes, et le cœur privé, pour la première fois, de

ce sentiment de bonheur qui jusqu'à ce moment l'avait rendu l'être le plus heureux, prit la lettre de son père. Le papier était déchiré, les caractères à demi effacés par les larmes de sa mère. En contemplant cette écriture, un nuage s'étendit sur ses yeux ; il se dit à lui-même : Dois-je le respecter ou l'abhorrer ? Enfin il lut ce qui suit :

A Thérèse, comtesse de Sobieski.

« Comment vous écrirai-je, Thérèse ! Essayer de pallier ma conduite serait inutile, cela est impossible. Vous ne pouvez me mépriser plus que je me méprise moi-même. Je sais que je mérite le nom de traître, que j'ai sacrifié votre tendresse ; mais vous ne serez plus exposée aux caprices d'un homme qui ne peut vous rendre amour pour amour. Vous n'avez point de crime qui pèse sur vous. Vous possédez des vertus

qui doivent vous rendre heureuse, quelles que soient les circonstances. Je vous laisse à votre innocence ; oubliez tout ce qui s'est passé entre nous. Votre père heureusement ignore tout ; épargnez-lui le tourment de connaître à quel point je fus indigne de ses bontés. Je sens que j'ai été plus qu'ingrat envers vous, envers lui. Thérèse, votre haine la plus invétérée ne peut pas me dire plus fortement que moi-même que je me suis conduit comme un monstre ; mais je ne puis plus me rétracter, je pars : toutes vos recherches seraient vaines. Je vous dis un éternel adieu. Puissiez-vous être plus heureuse que je ne pourrai l'être jamais ! »

Florence.

R. S.

Thadéus continua le récit de sa mère.

« Lorsque je revins à moi-même,

j'étais sur le parquet, tenant ce papier à moitié déchiré. Le désespoir et l'horreur m'avaient ôté même la faculté de proférer une plainte ; mon père entra ; en me voyant il tressaillit comme s'il avait aperçu un spectre. Sa présence ranima mon cœur déchiré ; je me jetai à ses pieds en poussant des cris affreux ; et mettant la lettre dans ses mains ; j'embrassai ses genoux.

Il lit, et tombant dans un fauteuil, il couvre son visage de ses mains ; mes regards imploraient sa pitié, je ne pouvais parler ; il me prend dans ses bras, me presse sur son sein : Ma Thérèse, me dit-il, c'est moi qui ai tout fait ; si je n'avais pas reçu chez moi cet homme affreux, il n'aurait pas détruit la paix de mon enfant. Pénétrée de cet excès d'indulgence, je promis d'oublier un homme qui n'avait connu ni l'honneur, ni la reconnaissance. Alors le comte ajouta qu'il attendait une

telle résolution des principes qu'il m'avait inspirés ; et pour montrer que ma tranquillité lui était plus chère que toute idée d'une réparation impossible, il ne voulut songer à aucune recherche qui aurait pu lui faire découvrir Sackville, et satisfaire sa vengeance ; ma raison céda, mais j'eus à souffrir une lutte longue et pénible, avant de pouvoir arracher de mon cœur l'image d'un être qui avait été le maître de tous les sentimens de mon cœur.

Ce ne fut qu'à votre naissance, mon cher Thadéus, que je pus reconnaître la bonté de mon père par un sourire de bonheur. Je vous nommai Thadéus Constantin, d'après son nom et celui de son meilleur ami, Kosciusko. Il ne me permit pas d'en joindre un autre qui lui aurait rappelé le père cruel qui vous avait donné l'être. A notre retour en Pologne, il répondit simplement

aux questions qu'on lui faisait sur moi : Ma fille fut mariée, perdit son époux dans l'espace de deux mois ; pour éloigner d'elle le souvenir d'un époux qui ne lui fut donné que pour lui être ravi, elle conserve mon nom, et son fils, comme mon seul héritier, n'en portera pas d'autre. Cette réponse satisfit la curiosité. Le roi, qui avait été le seul confident de mon père, y donna sa sanction, et toutes recherches furent éloignées.

Vous allez, mon fils bien-aimé, entrer dans la carrière pénible de la vie ; Dieu sait, lorsque les yeux de votre aïeul, lorsque les miens seront fermés, où la destinée vous conduira ; peut-être dans la patrie de votre père, peut-être pourrez-vous le rencontrer..... mais cela n'est pas vraisemblable : ainsi je ne m'étendrai pas sur ce sujet qui, après dix-huit ans de réflexion, est aussi pénible pour moi. Ce n'est pas

pour répandre sur votre jeunesse l'amertume qui a empoisonné ma vie, ce n'est pas pour vous inspirer la haine d'un père que vous ne verrez sans doute jamais, que j'ai tracé cette lettre. Je vous ai instruit de mon histoire, afin qu'aucune circonstance ne puisse changer votre opinion sur votre mère, et vous faire rougir pour elle. Le nom que vous transmet votre aïeul est sans tache dans la paix et dans la guerre. Puisse le ciel veiller sur vous! c'est la fervente prière de la mère la plus tendre! »

THÉRÉSA SOBIESKI.

Villanow, mars 1792.

Thadéus avait fini cette lecture, et ses yeux étaient encore fixés sur ce papier. Ne pouvant se remettre de l'impression qu'il avait reçue, il le relit une seconde fois; et, se laissant aller sur la table qui était devant lui, il y

repose sa tête fatiguée, et s'abandonne à la foule des sensations qui remplissaient son âme.

La comtesse, inquiète de l'effet que son histoire avait produit sur son fils, entra dans ce moment; et, le voyant dans cette attitude de douleur, elle le presse sur son sein, et mêle ses larmes aux siennes. Thadéus, honteux de son émotion, et ne pouvant la réprimer, cherche un instant à se dégager de ses bras. La comtesse, se méprenant sur le motif qui l'animait, lui dit avec l'accent le plus triste : Mon fils, méprisez-vous votre mère pour la faiblesse qu'elle vous a révélée! devais-je m'attendre à être reçue ainsi par ce fils dont l'affection était toute mon espérance et ma consolation!

Non, ma mère, reprit Thadéus, ce sont vos chagrins qui m'ont mis hors de moi-même. C'est la première fois que j'ai connu le malheur, et pouvez-

vous être étonnée que j'en sois affecté? Ah! ma tendre mère, dit-il, en mettant sa main sur la lettre de son père, quel que fût son rang, si l'ame de mon père avait été généreuse, j'aurais fait gloire de porter son nom : mais à présent je borne mes vœux à ne jamais le connaître.

Oubliez-le, s'écria la comtesse, en mettant sa main sur ses yeux.

Oui, répliqua-t-il, et que ma mémoire se borne à rappeler les vertus de ma mère.

Il fut impossible à la comtesse et à son fils de cacher leur agitation lorsque le palatin parut. Inquiet, en voyant un mouvement si peu ordinaire, il exprima ses craintes, et sa fille, incapable de parler, lui remit la lettre que Thadéus venait de lire. Sobieski, après avoir parcouru les premières lignes, comprit quel en était l'objet; et, voyant que la comtesse s'était retirée, ses yeux

se fixèrent sur son petit-fils. Thadéus marchait dans la chambre, cherchant à se préparer à la conversation qu'il prévoyait avoir avec son aïeul.

Je suis fâché, Thadéus, dit Sobieski, que votre mère vous ait fait connaître si promptement le vrai nom et le caractère de votre père. Je vois que sa perfidie a oppressé un cœur que j'ai formé à se révolter à l'apparence même du déshonneur; mais consolez-vous, mon fils : on ignorera toujours quelle fut la conduite de Sackville. J'ai déclaré ouvertement que vous étiez le seul enfant de ma fille et le seul héritier de ma fortune et de mon nom. Malgré cet arrangement, elle a jugé que vous ne deviez pas entrer dans le monde avant d'avoir été instruit des événemens qui ont précédé votre naissance. Ma fille a eu raison, peut-être; mais calmez-vous, mon fils, tout est passé. Vous rempliriez d'amertume le

reste de mes jours, si vous souffriez que les vices d'un homme indigne eussent le pouvoir de tourmenter votre ame.

Non, monsieur, répondit Thadéus, vous avez été pour moi bien plus qu'un père, et à l'avenir, pour vous comme pour moi-même, je croirai qu'il est de mon devoir d'oublier que j'ai eu une autre origine que celle de la maison Sobieski.

Vous avez raison, s'écria le palatin avec émotion; vous avez l'esprit de vos ancêtres, et je pourrai vivre assez pour vous voir ajouter à la gloire de leur nom.

Les regards brillans du jeune comte, le sourire de ses lèvres annoncèrent bientôt que le chagrin avait fui de son ame. Son aïeul serra sa main avec délicates, et vit dans le retour de sa gaité le présage que sa prophétie s'accomplirait un jour.

II.

Le jour cruel arriva bientôt, où Sobieski et son petit-fils devaient dire adieu à Villanow et à ses plaisirs tranquilles.

La force d'ame du vieux guerrier lui fit mettre dans ses adieux une fermeté qui parut se communiquer à sa fille; mais, lorsque Thadéus entra dans la chambre, elle frissonna à l'aspect de son costume militaire. Il s'avança vers elle en souriant à travers ses larmes; elle le serre dans ses bras, elle colle ses lèvres sur ce visage dont la grace ajoutait encore à son affliction : ses yeux se fixent sur lui, ses larmes tom-

bent sur son visage; elle le presse encore contre son sein. Bientôt cette figure charmante sera couverte de poussière; bientôt peut-être le fer se fera jour à travers ce cœur qui bat contre le sien; il sera couché sur la terre, sanglant, foulé aux pieds; ces pensées assaillirent son ame, et la privèrent de ses sens. Elle fut emportée sans vie par ses femmes, tandis que le palatin força Thadéus à s'éloigner.

Le jeune comte, livré à ses tristes pensées, voyait déjà les hautes tours de Villanow se perdre dans les nuages, le souvenir des adieux déchirans de sa mère oppressait son ame. Il poussait de longs et fréquens soupirs en voyant ces maisons rustiques, ces campagnes fertiles qui lui rappelaient qu'il était encore sur le territoire de son aïeul. Le moulin pittoresque de Mariemont était le dernier objet sur lequel s'arrêta sa vue. Le lierre qui en tapissait

un des côtés était brillanté par les gouttes de la pluie qui venait de tomber, le soleil couchant réfléchissait ses rayons sur ses murs ruinés, et ajoutait un tel caractère de beauté romantique au charme de sa position, qu'il ne put s'empêcher de le faire remarquer à ses compagnons de voyage.

Tandis que les yeux du général Buthou, qui était dans la voiture, suivaient la direction que leur donnait Thadéus, le palatin observait l'expression de ses traits avec cette douce philanthropie qui anime un bon cœur ; et, rappelant en même temps les sensations qu'il avait éprouvées dans ce lieu, il y avait vingt ans, il mit sa main sur l'épaule de Buthou et lui dit : Général, n'avez-vous jamais raconté à mon petit-fils l'histoire de ce moulin ?

Non, seigneur.

Je suppose, continua le palatin, que la raison de votre silence est la même

que celle qui m'a empêché d'en parler, nous jouons tous les deux un trop grand rôle dans ce récit.

Ne parlez-vous pas, seigneur, dit Thadéus, de la délivrance de notre roi? je suis peu instruit des détails de cet événement. Il m'a été raconté, il y a plusieurs années, mais je l'ai presque oublié; et je n'ai pour excuse de cette apparente insensibilité, que l'heureuse insouciance où vous m'avez permis de vivre jusqu'à ce moment.

Mais, dit le palatin, dont l'unique objet était de tirer son petit-fils de ses pensées, que demandez-vous?

J'en demande l'histoire, répliqua Thadéus en souriant; et, comme les soldats au coin du feu se permettent de retracer leurs batailles, votre modestie ne peut vous empêcher de me la raconter sur le lieu même de la scène.

Avant de commencer ce récit, dit le palatin, il est nécessaire de vous

dire que le général Buthou est le brave soldat qui, au risque de sa vie, a sauvé celle de notre souverain.

Je le sais, répliqua le jeune comte, et je sais aussi que vous partageâtes le péril de cette action. Hier lorsque je fus présenté au roi, il me dit, entre autres choses, qu'il vous devait son existence, ainsi qu'au général Buthou.

Bien peu à moi, répliqua Sobieski. Je vais vous en raconter toutes les circonstances, autant que ma mémoire pourra me les rappeler ; si je me trompe, je vous prie, général, de me reprendre.

Buthou, avec une sorte d'embarras, fit signe qu'il y consentait. Thadéus se pencha vers son aïeul, qui commença ainsi :

Ce fut le dimanche soir, 3 septembre 1771, que cet événement arriva. Les seigneurs confédérés de Pologne, à l'instigation des cours de Vienne et

de Constantinople, portaient le ravage dans leur patrie, et répandaient l'outrage sur ceux de ses habitans qui étaient demeurés fidèles.

Parmi la foule de leurs crimes, il y avait un plan de surprendre le roi et de le faire prisonnier. Pulaski était le plus audacieux de ces rebelles, et assisté de Lukawski, Strawenski, Kosinski, trois Polonais de distinction, il chercha, par tous les moyens, à le faire périr.

D'après ses ordres, ces trois derniers rassemblèrent quarante conspirateurs à Chenstokow, et, en présence de leur chef, il s'engagèrent par les plus horribles sermens à livrer Stanislas mort ou vif dans ses mains.

Un mois après cette réunion, ils se déguisèrent en paysans, et, s'étant mis à la tête d'une bande d'assassins, ils cachèrent leurs armes dans des charrettes de foin qu'ils conduisaient

eux-mêmes, et entrèrent ainsi dans Varsovie, sans être soupçonnés.

Ce fut, comme je vous l'ai dit, le 3 septembre, à dix heures du soir, qu'ils trouvèrent l'occasion d'exécuter leur complot. Aidés de l'obscurité de la nuit, ils se cachèrent dans une des avenues de la ville où ils savaient que le roi devait passer en revenant de Villanow, où il avait dîné avec moi. Son carrosse était escorté par quatre seigneurs de sa suite, moi-même et douze hommes de ma garde. Nous avions à peine perdu de vue Villanow, lorsque les conspirateurs nous environnèrent, en ordonnant au cocher d'arrêter. Ils démontèrent les cavaliers de la garde; plusieurs coups de feu furent tirés dans la voiture. Une balle traversa mon chapeau au moment où je descendais de voiture, l'épée à la main, pour repousser une attaque dont j'ignorais la cause; un

coup de sabre sur la cuisse me renversa sous les roues, et là j'entendais les balles tomber comme la grêle sur la voiture, et les scélérats montèrent sur moi pour achever de tuer leur roi.

Ce fut là que notre ami Buthou, alors simple soldat dans ma garde, se mit entre son souverain et les rebelles. Au même instant, il reçut plusieurs balles et un coup de baïonnette dans la poitrine, qui le renversa sur moi, baigné dans son sang. Toutes les personnes qui formaient l'escorte furent tuées ou blessées. Les assassins ouvrirent la portière, et un d'eux, avec des imprécations horribles, saisissant le roi par les cheveux, s'écria : Tyran, nous te tenons enfin, ton heure est venue. Il tira alors son pistolet si près du visage du roi, que Sa Majesté sentit la chaleur de la poudre. Un autre, d'un coup de sabre, lui fit une

blesure au front; un troisième, à cheval, le saisit par le collet de son habit, et, le mettant entre lui et un autre cavalier, ils le traînèrent au galop à travers les faubourgs de la ville.

A la fin de cette scène d'horreur, quelques-uns de nos gens, qui avaient fui, revinrent avec un détachement armé, et, voyant Buthou et moi presque sans vie, ils nous portèrent au palais du roi où tout était en mouvement et en alarmes. Les gardes à pied suivirent aussitôt la trace des conspirateurs; ils trouvèrent dans une rue le chapeau du roi couvert de sang, dans une autre sa pelisse, trouée de plusieurs balles. Cela confirma leurs craintes, et ils retournèrent à Varsovie, où ils répandirent le plus grand effroi.

Les assassins sortirent de la ville; et alors voyant qu'en traînant ainsi

le roi, la perte de son sang, sa faiblesse et les blessures de ses pieds ne le laisseraient pas exister assez long-temps pour être conduit à leur chef, ils le mirent sur un cheval et redoublèrent de vitesse. Lorsqu'ils furent arrivés au fossé qui entoure Varsovie, ils le forcèrent de le franchir; son cheval tomba deux fois, et à la seconde se rompit la jambe. Ils l'obligèrent alors d'en monter un autre, quoiqu'il fût prêt à s'évanouir. Les conspirateurs n'eurent pas plus tôt franchi le fossé qu'ils firent descendre Sa Majesté, et la retinrent à terre jusqu'à ce que Lukawski lui eût arraché le ruban de l'ordre de l'Aigle-Noir et sa croix de diamans. Lukawski se croyait tellement sûr de son prisonnier qu'il en abandonna la garde, et se contenta de porter ses dépouilles à Pulaski, comme la preuve incontestable du succès de son entreprise;

plusieurs de ces scélérats crurent ne pouvoir mieux faire que de suivre son exemple, et laissèrent seulement sept des leurs avec Kosinski à leur tête, pour garder le malheureux Stanislas.

La nuit était devenue si sombre qu'ils ne pouvaient être sûrs de leur route, et leurs chevaux butant à chaque pas, ils obligèrent le roi à marcher à pied avec eux. Ses traces étaient marquées de son sang, ses souliers lui ayant été ôtés lorsqu'il fut arraché de sa voiture; ils continuèrent d'errer autour de Varsovie, sans savoir au juste où ils étaient. Ceux qui gardaient le roi furent tellement frappés de la crainte de voir leur prisonnier s'échapper, qu'ils appelèrent à plusieurs reprises Kosinski pour lui demander l'ordre de le tuer. Kosinski s'y refusa; mais, comme leurs demandes devenaient plus vives, et plus impérieuses lorsqu'ils se

virent entièrement égarés dans les détours de la forêt, le roi attendait la mort à chaque instant.

Lorsque je fus revenu de mon évanouissement et que ma blessure eût été pansée, je questionnai les officiers qui étaient autour de la voiture ; je vis qu'une terreur panique les avait saisis ; ils ne savaient que résoudre ; ils tremblaient de laisser le roi à la merci des confédérés, mais ils craignaient aussi, en les poursuivant de trop près, que la terreur et la vengeance ne les portassent à massacrer leur prisonnier s'il vivait encore. Je cherchai à dissiper cette crainte ; quoique je ne pusse monter à cheval moi-même, j'insistai fortement pour qu'on les poursuivît, et que la nuit et le danger n'arrêtassent pas leur course. Mes ordres furent suivis à l'instant, mais presque aussitôt ils devinrent inutiles ; en moins d'une demi-heure ils revinrent, au désespoir, me

montrant l'habit de Sa Majesté, qu'ils avaient trouvé dans le fossé. Je supposai que les scélérats l'avaient arraché lorsqu'ils avaient dépouillé le roi. Il était déchiré en plusieurs endroits, et tellement trempé de sang, que l'officier qui me le présenta me dit qu'il croyait que le roi avait été massacré à la place où il l'avait trouvé, et qu'ensuite son corps avait été traîné plus loin; ce qui était indiqué par les traces de sang qu'on avait suivies, à une grande distance, à la lueur des flambeaux.

Tandis que je cherchais à combattre l'évidence de ces nouvelles preuves, le roi fut entraîné par sept des conspirateurs si avant dans le bois de Biclamy, que, ne sachant où ils allaient, ils approchèrent d'un corps-de-garde, et furent frappés de terreur, étant rencontrés par une patrouille. Quatre des bandits s'échappèrent à l'instant, deux seulement restèrent avec Kosinski qui, dans

son effroi, força son prisonnier à marcher plus vite et à garder le plus profond silence. Malgré toutes ces précautions, il ne s'écoula pas un quart-d'heure avant qu'une seconde patrouille leur criât: Qui vive! Sa Majesté, accablée par les douleurs qu'elle éprouvait, leur demanda la permission de se reposer un instant. Kosinski s'y refusa, et lui mettant son épée sur la poitrine, il le força d'avancer. Le roi obéit en silence.

Tandis qu'ils marchaient, le malheureux Stanislas, pouvant à peine se soutenir, s'aperçut que son conducteur semblait diminuer de vigilance, et qu'il paraissait absorbé dans ses pensées. Il reprit courage; et, concevant quelque espérance de l'agitation qu'il témoignait, il se hasarda de lui dire: Je vois à votre embarras que vous ne pouvez vous dissimuler que l'entreprise où vous vous êtes engagé, quelle qu'en soit la réussite, est pleine de dan-

ger pour vous. Les conspirateurs, après le succès, sont toujours jaloux les uns des autres. Il paraîtra aussi facile à Pulaski de se débarrasser de votre vie que de la mienne. Evitez ce danger, et je vous promets que vous n'en courrez aucun de ma part. Laissez-moi entrer dans le couvent de Biclamy; nous ne pouvons en être éloignés, et alors vous songerez à votre sûreté. Non, répliqua Kosinski, exaspéré par la position où il se trouvait, j'ai juré, et je sacrifierai plutôt ma vie que mon honneur.

Le roi n'eut ni la force ni le courage de répliquer; ils continuèrent à diriger leur route à travers le bois, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés près de Marie-mont. Là, Stanislas, incapable de faire un pas plus avant, tomba contre un arbre, et les supplia de nouveau de lui accorder un moment de repos. Kosinski y consentit; ce mouvement d'humanité inattendu encouragea le roi à profiter

du temps où ils étaient assis pour essayer d'adoucir son cœur, et de le convaincre que le serment qu'il avait prêté était atroce et ne pouvait en aucune manière lier un homme d'honneur.

Kosinski l'écouta en donnant des signes d'une violente agitation. Si je pouvais consentir à ce que vous me proposez, lui dit-il, et vous reconduire à Varsovie, quelles en seraient les conséquences pour moi? Je vous donne ma parole, dit le roi, que vous n'avez rien à craindre; si vous doutez de mon honneur, échappez-vous tandis que vous le pouvez, je pourrai trouver un abri, et diriger ceux qui vous poursuivraient vers une route différente de celle que vous aurez choisie. Kosinski, entièrement convaincu, se jeta aux pieds de Sa Majesté, et implorant son pardon, jura que de ce moment il défendrait son roi contre tous les conspirateurs, et qu'il s'abandonnait en-

tièrement à sa parole. Stanislas , lui renouvelant ses promesses , l'engagea à chercher un asile pour tous deux dans le moulin auprès duquel cette conversation s'était passée. Kosinski obéit , et frappa ; personne ne lui répondit : alors il rompit un carreau de vitre , et demanda du secours pour un gentilhomme qui avait été dépouillé par des brigands. Le meunier ne voulut ni paraître ni les laisser entrer , disant qu'il les croyait eux-mêmes des voleurs , et que , s'ils ne se retiraient pas , il allait faire feu sur eux.

Cette dispute dura près d'une heure ; alors le roi s'efforça de se traîner jusqu'au bas de la fenêtre , et dit au meunier : Mon bon ami , si nous étions des brigands , comme vous le supposez , il nous serait aussi aisé , sans tant de discours , d'entrer chez vous , qu'il nous l'a été de rompre cette vitre. Cependant si vous ne voulez pas avoir à vous repro-

cher d'avoir laissé une pauvre créature mourir faute de secours, laissez-moi entrer. Cet argument persuada le meunier, qui ouvrit enfin sa porte, et donna au roi du papier et de l'encre; mais Sa Majesté eut la plus grande peine à engager un des fils du meunier à porter au palais le billet qu'il venait de m'écrire, tant il était frappé de terreur, et craignait de tomber entre les mains des brigands qu'ils croyaient nous avoir dépouillés.

La joie que j'éprouvai à la vue de ce billet ne peut être exprimée. Ma mémoire m'en retrace encore chaque mot. Les voilà littéralement:

« Par un miracle de la Providence, je suis échappé des mains des assassins, envoyez-moi chercher aussitôt que cela vous sera possible; je suis blessé, mais pas dangereusement. »

Sans songer à ma blessure, je montai en voiture, et, suivi d'un détache-

ment à cheval, j'arrivai au moulin. Je rencontrai Kosinski à la porte, qu'il gardait l'épée à la main. Il m'admit sans difficultés; le roi dormait dans l'étable; couché à terre sur les vêtements du meunier.

La vue du monarque le plus vertueux de la terre, traité ainsi par ses sujets, me perça le cœur, et me mettant à genoux, je pris ses mains en m'écriant : Je rends grâce à Dieu de m'avoir permis de voir mon souverain encore vivant. Il n'est pas aisé de peindre l'étonnement dont cette simple famille fut frappée à ces mots. Ils tombèrent aux pieds du roi, que j'avais éveillé, et le supplièrent de leur pardonner. Le bon Stanislas calma leurs craintes en les remerciant des services qu'ils lui avaient rendus; il dit au meunier de venir le lendemain au palais, et que là il lui témoignerait sa reconnaissance mieux que par des promesses.

Les officiers du détachement aidèrent ensuite Sa Majesté à monter en voiture, et accompagnés de Kosinski, nous entrâmes à Varsovie à 6 heures du matin.

Oui, interrompit Buthou, je me rappelle la joie que j'en ressentis, lorsque j'appris dans mon lit que je n'avais pas reçu en vain les blessures destinées à mon souverain; et lorsque sa Majesté vint elle-même visiter un pauvre soldat dans sa chambre..... ne vous rappelez-vous pas, seigneur, qu'il s'y fit porter sur un brancard? Comme il me remercia en me serrant la main! j'étais joyeux comme un enfant.

Mais que devint Kosinski, dit Thadéus? sans doute le roi a tenu sa parole?

Oui, reprit Sobieski; dans tous les temps sa parole a été sacrée. Mais je pense que Kosinski avait de la peine à le croire aussi généreux. Je m'aperçus

dans la voiture que ses regards étaient inquiets, et que son visage changeait à chaque instant; cependant la conduite du roi calma bientôt ses craintes : en descendant de voiture, au milieu des cris de joie du peuple, qui répétait avec transport, le roi est vivant! le roi est vivant! il s'appuya sur le bras de Kosinski, au lieu de se servir du mien, et le présenta au peuple comme son libérateur. On fit ouvrir alors la grande porte du palais : de ma vie je n'ai vu un spectacle aussi touchant. Tous les habitans de Varsovie s'y portaient en foule pour baiser la main du roi ou toucher ses habits; transportés de joie, ils se retournaient vers Kosinski, et l'accablaient des témoignages de leur reconnaissance, en l'appelant le sauveur de leur roi. Kosinski soutint cette scène avec une fermeté étonnante; mais deux jours après, lorsque les faits commencèrent à s'éclaircir, il sentit

qu'il pouvait recevoir de ce même peuple un traitement différent, et demanda à Sa Majesté la permission de s'éloigner. Stanislas y consentit, et il se retira dans la Sémigallie, sur les terres du pape, où il vit encore d'une pension considérable que lui fait le roi.

Pour moi, dit le général, vous voyez combien j'ai été récompensé. Le roi laissa à mon choix d'être attaché à sa personne, ou d'avoir à l'armée l'emploi que je choisirais. Je préfèrai de demeurer pour jamais attaché à votre famille, sous laquelle mes ancêtres avaient toujours combattu, et demandai à mon souverain la permission de rester avec le comte Sobieski. Mais voyez, s'écria-t-il d'une voix émue, à quel rang j'ai été élevé ! Je commande ces mêmes troupes parmi lesquelles je me faisais gloire de servir comme simple soldat.

Thadéus pressa les mains du vétéran dans les siennes, en le regardant avec respect et affection, tandis que le vieux guerrier essuyait une larme de reconnaissance qui coulait sur son visage.

Combien ne devez-vous pas vous croire heureux, mon fils, dit Sobieski, d'être appelé à servir un tel souverain! il n'est pas seulement votre roi puisqu'il vous guide dans le champ de l'honneur, son peuple le regarde encore comme un ami, comme l'être que le Ciel a chargé de son bonheur. Et qui ne sacrifierait pas sa vie pour sauver celle d'un tel souverain!

Oui, s'écria Buthou, et combien ne devons-nous pas abhorrer ceux qui menacent cette précieuse vie! Quelle estime devons-nous à ces princes qui, sous le masque de l'amitié, depuis l'année 1764, où il est monté sur le trône, jusqu'à présent, ont conspiré sa mort!

Puisse le Ciel détourner cette calamité, qui serait suivie de la ruine de la Pologne.

Non, interrompit Thadéus, tant qu'un Polonais pourra porter les armes, elle ne succombera pas.

Buthou applaudit à son courage, et il fut vivement secondé par le palatin, qui ne perdait jamais l'occasion d'exalter dans son petit-fils l'amour de la patrie. Il s'étendit sur l'heureux avenir que promettait à la Pologne la glorieuse constitution de 1791, pour laquelle ils allaient exposer leurs vies.

Pendant ces entretiens, Thadéus oubliait ses regrets : le troisième jour ils se trouvèrent à la tête de l'armée, et commencèrent une marche régulière.

III.

La petite armée de Sobieski passa par les retranchemens de Chelm, traversa le Bug dans Volhinia, et parcourut avec rapidité ces vastes plaines jusqu'aux bords de la Kiovia.

Lorsque la colonne que commandait Thadéus descendit les hauteurs de Lininy, et que le camp de ses compatriotes s'offrit à sa vue, il éprouva une émotion absolument nouvelle pour lui. Il voyait avec admiration la disposition régulière des retranchemens et la contenance guerrière des soldats, dont les armes brillantes réfléchissaient les rayons du soleil couchant.

En moins d'une demi-heure ses troupes descendirent dans la plaine ; et ayant joint celles du palatin et du général , les trois colonnes se réunirent , et Thadéus retrouva son aïeul à l'avant-garde.

Monseigneur , s'écria-t-il , en le rejoignant , puis-je voir une telle armée , et désespérer de la liberté de la Pologne ?

Sobieski ne répliqua que par un de ces regards expressifs qui pénètrent jusqu'à l'ame. Il fit avancer ses troupes en diligence , et bientôt ils arrivèrent aux avant-postes et entrèrent dans les lignes. Les yeux de Thadéus se portaient avec étonnement sur chaque objet. Il s'arrêta devant une tente que Buthou lui dit être celle du général en chef. Là , ils rencontrèrent un officier de husards qui lui parut être de la plus grande distinction. Sobieski et cet officier s'abordèrent avec l'expres-

sion d'une mutuelle bienveillance, et le palatin se retournant vers Thadéus, le prit par la main et le présenta à son ami, en lui disant avec un sourire : Ce jeune homme, mon cher Kosciusko, est mon petit-fils ; il se nomme Thadéus, et j'espère qu'il soutiendra l'honneur de votre nom et du mien.

Kosciusko embrassa le jeune comte, et répliqua, en lui serrant la main : Si vous ressemblez à votre aïeul, mon cher Thadéus, vous vous souviendrez que le seul roi de Pologne qui égala Stanislas fut un Sobieski, et comme son descendant, vous n'épargnerez pas votre sang pour le service de votre pays.

Un aide-de-camp vint alors chercher le comte, le conduire à la tente du général. Le prince Poniatowski salua le palatin et sa suite, avec toute l'expression de la bienveillance. Il donna à Thadéus les assurances les plus flatteuses de son amitié, et lui promit de le

placer au poste d'honneur, à la première occasion. Après avoir causé avec eux une demi-heure sur le plan de la campagne, son excellence se retira, et ils rejoignirent Kosciusko, qui les conduisit au quartier où les Masoviens avaient déployé leurs tentes.

Lorsque les officiers que Sobieski avait retenus à souper se furent retirés, Thadéus chercha en vain le repos; les événemens où il devait jouer un si grand rôle se présentaient avec tant de force à son imagination, qu'il ne put se livrer au sommeil! il sortit de la tente de son aïeul, et ayant donné le mot d'ordre à voix basse, il parcourut les lignes du camp.

Thadéus se promenait lentement, quelquefois s'arrêtant pour écouter les pas des sentinelles écartées, quelquefois tressaillant à leur brusque *qui-vive!* Son cœur s'élevait vers le Ciel en faveur de ces hommages généreux qui avaient

abandonné les douceurs de leurs maisons pour exposer leurs vies à la défense de la liberté. Il ignorait ce qu'étaient un soldat de profession : il ne concevait pas qu'on pût faire un trafic de la guerre : un seul motif lui avait fait prendre les armes, un seul pouvait les lui faire quitter. Toute l'énergie de son ame se concentrait dans le désir d'assurer la liberté de son pays ; cette idée lui avait été inculquée dès son enfance : elle était l'objet de toutes ses pensées, le sujet des rêves de son sommeil ; c'était l'unique passion qui faisait battre son cœur. Il ne pouvait trouver d'honneur dans le carnage et ne concevait de gloire que dans une juste défense ; mais lorsque cet objet était rempli, il pensait que l'épée devait rentrer dans le fourreau sans être souillée du sang d'un peuple vaincu ou envahi.

L'aurore commençait à colorer les

coteaux de Winica, lorsque Thadéus s'aperçut que sa pelisse était humide de rosée, et qu'il fallait retourner dans sa tente. A peine commençait-il à s'assoupir, qu'un bruit confus se fit entendre, et le tambour battit aux armes. Il s'éveille, voit Sobieski habillé, et demande la cause de tout ce tumulte.

Suivez-moi, répondit son aïeul, qui sortit à l'instant.

Tandis que Thadéus s'armait avec une vivacité qui ne répondait pas à son impatience, un aide-de-camp entra, et lui dit qu'une garde avancée avait attaqué un des avant-postes polonais commandé par le lieutenant Loncha, et que son excellence avait ordonné qu'un détachement de la brigade du palatin marchât à son secours. Sobieski envoya aussitôt annoncer à son petit-fils que le prince l'avait nommé pour commander en second le détachement destiné à aller au secours du lieutenant.

Thadéus reçut cet ordre avec délices ; mais craignant que l'événement ne répondit pas à une si haute distinction, il sortit de sa tente avec une sorte de timidité, cachant sa valeur et sa rougeur sous les plumes ondoyantes de son casque. Kosciusko vit avec plaisir son modeste courage, et le prenant par la main, lui dit : Thadéus, placez-vous à la gauche du détachement, bientôt j'aurai besoin de vous pour assurer l'attaque que je médite. Thadéus, encouragé par ces paroles, obéit à l'instant.

Le détachement quitta le camp, et arriva bientôt à la vue des bataillons russes. Loncha, de la seule redoute qu'il avait conservée, aperçut ce secours imprévu, et rallia les hommes qui lui restaient. Bientôt il fut joint par l'avant-garde de Kosciusko, et la bataille commença. Thadéus, à la tête des hussards, chargea l'ennemi. Les Russes ne furent point ébranlés. Le jeune

chef voyant qu'il fallait employer les plus grands moyens, se précipita dans le plus épais des bataillons, en criant à ses hussards de le suivre; ils secondèrent sa valeur; les premiers rangs des ennemis sont enfoncés, et Thadéus enlève l'étendard russe. Les Polonais le voyant entre ses mains, crient victoire. Le corps de réserve des ennemis se retire avec précipitation; le centre est rompu après avoir vu son chef tomber sous le fer de Kosciusko: l'armée est tournée par le flanc, une terreur soudaine se répand, et bientôt tout fuit à travers la campagne.

Les vainqueurs, enivrés d'un si prompt succès, poursuivent les fuyards avec la rapidité de la foudre. Bientôt ils sont arrêtés par les arbres d'une forêt éloignée. Kosciusko leur criait en vain d'arrêter, ils s'excitaient mutuellement et leurs cris étouffaient la voix de leur général, et celle de Tha-

déus qui répétait ses ordres. A l'entrée du bois, les fuyards se rallient, opposent une vive résistance, et après dix minutes de combat, ils fuient dans le taillis, où ils sont encore poursuivis par les Polonais, malgré les ordres de leur chef. Kosciusko, prévoyant les suites de cette témérité, ordonne à Thadéus de faire mettre pied à terre à une partie de ses husards, et de les suivre dans la forêt. Les Polonais, emportés par le désir d'achever leur victoire, s'y enfoncent jusqu'à ce qu'ils rencontrent une vaste bruyère. Là, ils sont enveloppés par un corps de cavalerie de deux mille Russes et plusieurs bataillons de chasseurs qui démasquent à l'instant quatorze pièces de canon et les foudroient avec un feu épouvantable.

Thadéus se mettant à la tête de ses compatriotes, dont le chef venait d'être tué, se prépare à une résis-

tance désespérée. Il donne ses ordres avec l'intrépidité la plus calme sous le feu d'une artillerie qui portait la mort autour de lui. Dans peu d'instans, il rassemble ses soldats dispersés, en forme un bataillon serré; la cavalerie russe ne peut enfoncer cette phalange invincible, partout elle présente le fer et la mort. Mais le canon enlève des files entières; les malheureux Polonais se font un rempart avec les corps de leurs braves camarades : réduits au désespoir, ils crient à leur chef laissez-nous échapper ou mourir; alors, Thadéus à leur tête se précipite sur la ligne ennemie, ils se font jour à travers la forêt, et reculant en présentant toujours le front à l'ennemi, ils se retirent vers le camp, tels que des lions pressés par des chasseurs gagnent leurs retraites en menaçant encore.

Sobieski, inquiet, était monté sur

une éminence, impatient d'apprendre des nouvelles de la petite armée. Il aperçoit au loin un nuage de poussière, il entend le bruit des armes; mais craignant que ses amis n'eussent été défaits et forcés de se replier sur le camp, il envoie un détachement à leur secours. Les ennemis voyant Kosciusko prêt à fondre sur eux avec un nouveau renfort, s'arrêtent et laissent les Polonais fatigués rentrer dans les lignes de leur camp.

Thadéus, couvert de sang et de poussière, se jette dans les bras de son aïeul; son bras gauche avait été blessé par un cosaque, il le cachait dans sa ceinture, lorsque le palatin remarqua des taches de sang sur ses habits.

Ma blessure est légère, dit-il; plutôt au Ciel que ce fût le seul malheur de cette journée! Voyez ce qui reste de nos braves camarades!

Sobieski jette les yeux sur ses soldats et sur Kosciusko, qui en faisait l'inspection. N'étant plus soutenus par leur courage, ils étaient accablés par la fatigue et les blessures qu'ils avaient reçues. Le bon général leur prodigua tous les secours; il leur donna l'éloge et la réprimande qu'ils méritaient, et les renvoya à leur quartier.

Thadéus, malgré la force qu'il semblait affecter, n'avait pu soutenir que l'inspection fût finie. Le palatin le conduisit à sa tente, où au bout de quelques jours il fut rétabli de sa blessure.

Lorsqu'il reparut à la parade, il apprit avec chagrin qu'il y avait eu plusieurs combats pendant sa retraite, et les Russes avaient tellement augmenté leurs forces, que les Polonais ne pouvaient rester plus long-temps à Winica sans craindre d'être enveloppés; en conséquence, le prince avait

tenu un conseil, où il fut décidé que le camp serait porté vers Liélime.

Après une marche de trois heures, l'armée arriva au défilé qui conduit à Volumna; les Russes disputèrent le passage avec fureur; enfin ils furent mis en fuite; mais cette victoire coûta bien cher aux Polonais; le palatin fut blessé, et la moitié de l'avant-garde resta sur le champ de bataille. Près de Liélime, le prince rejoignit le comte Potochi qui était à la tête de quelques troupes qu'il avait rassemblées à Laslow; ce secours devenait nécessaire. Les espions vinrent annoncer que le nombre des Russes, sous les ordres du général Brinicki, était doublé, et qu'ils étaient en bataille dans la plaine.

Le prince Poniatowski étendit sa ligne; la droite était appuyée à la rivière, la gauche couverte par une éminence sur laquelle il avait établi

quatorze pièces de canon. Immédiatement après ces dispositions, la bataille commença : elle dura avec la même fureur depuis huit heures du matin jusqu'au coucher du soleil. La victoire parut alternativement favoriser les deux partis. Enfin Kosciusko, voyant les Polonais céder le terrain, donna l'ordre aux troupes qu'il commandait d'attaquer le centre, tandis que Thadéus, à la tête de ses husards, tournerait le coteau où était l'artillerie, et chargerait l'armée dans le flanc opposé. Ce stratagème réussit. Kosciusko eut un égal succès au centre : une terreur panique saisit les Russes, l'armée entière fut mise déroute, excepté un petit nombre de régimens de carabiniers qui se trouvèrent resserrés entre la rivière et les Polonais. Ils furent à l'instant enveloppés par les bataillons des Masoviens, et implorèrent leur merci.

Mais ceux-ci se rappelant avec fureur la perte qu'ils avaient éprouvée la veille, répondent à leurs cris de grâce par le reproche et l'insulte. Alors les escadrons des hussards de Sobieski s'avancent, Thadéus ordonne qu'ils soient faits prisonniers et que le massacre cesse. A cet ordre, les Masoviens donnent les plus fortes marques de mécontentement ; mais le jeune comte fait placer sa cavalerie devant les Russes, et ordonne de faire feu sur le premier qui désobéira ; les Russes tombent à genoux pour le remercier, tandis que leurs officiers remettent en silence leurs épées à leur libérateur.

Pendant cette scène, un jeune officier russe paraissait dans une disposition absolument contraire ; il conservait encore une attitude menaçante, lorsque Thadéus s'approchant de lui, et avant même qu'il eût eu le temps de parler, le Russe lui présente la pointe

de son épée. Un des hussards de Sobieski la détourne avec vivacité, le renverse, et l'aurait tué, si Thadéus n'eût paré le coup. A l'instant il descend de cheval, et relève ce jeune homme en excusant le zèle de son hussard. Le Russe rougit et présente son épée en s'inclinant. Thadéus la lui rend aussitôt. Brave guerrier, lui dit-il, je me fais honneur de vous rendre cette épée que vous avez défendue si courageusement.

Le Russe ne répliqua que par une seconde inclination de tête, et porta la main à sa poitrine, qui était sanglante. Jamais Thadéus n'avait regardé avec autant d'intérêt un être souffrant; il lui parle avec amitié, et lui présente son bras pour le soutenir. Le Russe accepte; mais avant que les secours fussent arrivés, il tombe sans connaissance. Thadéus, obligé de conduire au prince ses prisonniers, recommande à

un de ses officiers de veiller sur lui et de le faire porter à côté du palatin pendant le reste de la marche.

A neuf heures du soir, l'armée fit halte, le camp fut tracé, et les ordres donnés pour l'entourer d'un retranchement; l'exécution en fut confiée à Thadéus. C'était une de ces belles nuits du mois de juin, où une température délicieuse règne dans l'atmosphère, comme si les rayons de la lune répandaient la chaleur avec leur douce lumière: son ame était en harmonie avec la nature; il marchait lentement, s'entretenant quelquefois avec les travailleurs, quelquefois livré à ses reflexions. Ses yeux se fixaient sur cette terre dont il avait été formé et à laquelle dans peu d'instans peut-être il serait rendu; il les élevait vers le Ciel, il observait la marche silencieuse des astres et l'harmonie des sphères: de quelque côté qu'il portât ses regards, son ame livrée à une mélan-

colie qui n'était pas sans charmes, se remplissait de la pensée de la petitesse de l'orgueil de l'homme, en opposition avec la grandeur de l'éternité.

Lorsque le retranchement fut fini, il se retira d'un pas tranquille, et trouva le palatin éveillé; ses blessures étaient légères, et lui donnaient l'espoir d'être bientôt rétabli. Thadéus lui demanda des nouvelles de son prisonnier. Il est dans sa tente, répondit le palatin; son chirurgien ne le quitte pas, et il espère que sa blessure ne sera pas mortelle.

L'avez-vous vu, monsieur, est-il content du traitement qu'il reçoit?

Oui, reprit Sobieski; je l'ai conduit à sa tente avant de me rendre à la mienne; je me suis nommé, et lui ai répété vos offres de service. Il les a reçus avec les plus vives expressions de reconnaissance, et a ajouté qu'il ne pouvait accuser que sa propre folie,

qui l'avait conduit à l'état où il était.

Comment monsieur, répliqua Thadéus avec surprise, peut-il se repentir d'être soldat? Comment peut-il rougir de la cause pour laquelle il a combattu?

Oui, dit Sobieski, il n'est pas Russe, il est Anglais. Il est Anglais, et il a pu prendre les armes contre un peuple qui combat pour sa liberté!

Cela est vrai, répondit le palatin, mais il avoue que c'est l'effet de l'exaltation; qu'il y a été entraîné par ses amis. Il est très-jeune, je pense qu'il a à peine votre âge; tout annonce en lui une naissance distinguée. Il avait entrepris le tour de l'Europe, sous la direction d'un gouverneur. A Pétersbourg il se lia intimement avec plusieurs seigneurs de la cour, et particulièrement avec le comte Branicki, chez lequel il demeurait. Lorsque le comte prit le commandement de l'armée,

M. Sommerset (c'est le nom de votre prisonnier) entraîné par sa légèreté et les instances de son hôte, se décida à le suivre comme volontaire, et à chercher à renverser la liberté, tandis qu'il aurait combattu pour elle dans son pays.

Thadéus remercia son aïeul des détails qu'il lui avait donnés; et, charmé que le jeune homme qui l'intéressait ne fût pas Russe, il alla à l'instant dans sa tente.

Un cœur généreux est aussi éloquent à reconnaître les bienfaits que prompt à y répondre, et M. Sommerset reçut son libérateur avec les plus vifs témoignages de reconnaissance.

Tandis que Thadéus, assis à côté du lit du jeune prisonnier, écoutait les détails de l'histoire que lui avait déjà racontée le palatin, il ne put s'empêcher de lui demander comment un homme d'un caractère aussi franc que

celui qu'il montrait, né dans le pays de la liberté, pouvait volontairement servir une guerre qui avait pour objet de réduire une nation généreuse à l'esclavage.

Sommerset écouta ces questions en rougissant; il avoua que tout ce qu'il pouvait alléguer pour sa justification, était sa jeunesse et sa légèreté.

Je fus entraîné, continua-t-il, par différentes circonstances. Les principes de M. Loftus, mon gouverneur, étaient très-prononcés en faveur de la cour de Pétersbourg; ensuite mon père haïssait l'état militaire, que j'aimais avec passion, et je ne pouvais trouver une autre occasion de la satisfaire. Je fus ébloui par la peinture que les jeunes gens qui m'entouraient me firent de la campagne. Je soupirais après l'état de soldat; ils me persuadèrent, et je les suivis sur le champ de bataille, comme les aurais accompagnés au bal.

Mais, reprit Thadéus en souriant, avec l'intrépidité que vous avez témoignée lorsqu'on vous demanda vos armes, on aurait cru que vous défendiez la cause que vous chérissiez.

Certainement j'étais un étourdi d'être là ; mais j'y étais, et je me serais méprisé moi-même si j'avais cédé à ces soldats qui voulaient m'arracher mon épée ; cependant lorsque vous vîntes, brave Sobieski, c'était le destin de la guerre, et je me rendis à un homme généreux.

IV.

CHAQUE jour voyait les blessures de nos deux guerriers se guérir, et l'amitié qui s'était formée entre eux s'affermis-
sait par une estime mutuelle.

Ce ne sont pas les jeunes gens qui attendent des mois et des années pour juger la valeur réelle des qualités qui les attirent : ils rendent hommage à la vertu dès qu'ils croient l'apercevoir ; ils croient à la bonté aussitôt qu'elle se montre à eux. N'ayant pas éprouvé toute la fausseté d'un monde trompeur, ils saisissent comme vrai ce qui leur présente l'apparence de la vérité. Ils n'ont point encore adopté cette doctrine

cruelle, qui crée et étend les maux qu'elle affecte de guérir. Tant que nous livrons notre ame aux soupçons, nous apprenons à tromper ; nous retenons l'expansion de notre cœur, et nous glaçons l'ame de ceux qui nous approchent : ils trouvent dans nos discours et notre conduite une leçon qui leur apprend à réprimer l'expansive sensibilité de leur ame ; et, de cette manière, la chaîne de l'égoïsme et de l'erreur s'étend à l'infini.

A la fin de ce mois, Sobieski reçut l'invitation de se rendre à la cour, où la diète devait s'assembler pour délibérer sur les suites de la victoire de Liélime. Sa Majesté joignait à cette lettre le collier de l'ordre de St.-Stanislas pour Thadéus, en l'engageant à revenir avec le palatin et les autres généraux recevoir les témoignages de sa satisfaction.

Thadéus, transporté de joie, courut

en apprendre la nouvelle à son ami. Sommerset partagea son bonheur, et se rendit à l'invitation qu'il lui fit d'aller avec lui à Villanow.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde, dit-il, en serrant la main de Thadéus, qui lui parlait avec enthousiasme des vertus de sa mère et des beautés de son habitation.

Avant que le palatin quittât le camp, Sommerset pensa qu'il devait instruire son gouverneur, M. Loftus, alors à Pétersbourg, des dangers qu'il avait courus, et de son projet d'aller passer quelque temps à Varsovie avec ses nouveaux amis. Il ajoutait, qu'ayant obtenu sa liberté de la Cour de Pologne, à la demande du palatin, il profiterait de cette circonstance pour visiter tout ce que ce pays pouvait offrir de curieux. Il promit de lui écrire aussitôt qu'il serait à Varsovie, en lui envoyant ses lettres pour l'Angleterre.

La saison était encore très-belle ; Sobieski et Sommerset , presque guéris de leurs blessures , se mirent bientôt en route ; ils marchaient avec une faible escorte : pendant le voyage , la conversation pleine de sagesse de Sobieski , l'enthousiasme éclairé de Thadéus , et la vivacité de Sommerset faisaient fuir les heures avec rapidité. Quelques jours après , ils arrivèrent dans Masovie , et bientôt ils furent dans les murs Villanow.

Tous les objets qui s'offraient à M. Sommerset , lui paraissaient nouveaux et enchanteurs. La félicité domestique de son ami lui retraçait le bonheur dont il jouissait dans sa famille. Il se rappela enfin la promesse qu'il avait faite à son gouverneur , et se déroba quelques instans à la société de la comtesse pour écrire à M. Loftus une lettre , dans laquelle était renfermée celle qui suit , pour sa mère :

A lady Sommerset.

Au château de Sommerset-Leicestershire.

« Il y a plusieurs semaines, ma mère chérie, que je vous ai écrit une longue lettre de Pétersbourg ; je cherchais à vous donner une idée des mœurs de la Russie et de l'aspect qu'offre cette contrée. Je vous parlais avec détail de la cour de la fameuse Catherine, et des attentions que le comte Branicki a eues pour moi.

Mais à présent, comment me justifierai-je d'être ici ? quelle sera votre surprise en voyant cette lettre datée de Varsovie, et comment pourrai-je adoucir votre mécontentement ? Je sais que je me suis écarté des intentions de mon père, en entrant dans un pays qu'il m'avait interdit. Vous aviez exigé de moi que je ne portasse jamais les armes, à moins d'une indispensable nécessité ; j'ai désobéi à vos ordres, et je n'ai rien à alléguer pour ma justifi-

cation. L'occasion s'est présentée, et j'ai cédé à la tentation. Je ne puis vous dire toutes les raisons qui m'ont engagé à prendre parti dans l'armée russe, comme volontaire. Nous fûmes défaits par les Polonais, à Liélime : le ciel a plutôt récompensé vos prières que puni mon imprudence; j'espère que vous aurez la même indulgence, et ma faute ne se répétera pas.

Mon étourderie m'aurait coûté la vie, si, à l'instant où j'allais périr, je n'avais été sauvé par un jeune officier polonais, de la naissance la plus illustre. Il est le dernier rejeton de la famille du grand roi Sobieski, et son aïeul est palatin de la Masovie, la première dignité de l'Etat après le trône. Il est un des plus ardens défenseurs des droits envahis de sa patrie; et dans ce rang élevé, combien il s'est écarté de ce principe du despotisme ! *ignorance et soumission.*

Ses paysans sont instruits et heureux.

La Masovie ressemble à un jardin ; et souvent lorsque je me promène avec le jeune comte, et que je vois la gaité animer la physionomie des fermiers, et que j'entends les bénédictions qu'ils prodiguent à sa famille, une larme d'attendrissement vient mouiller la paupière de votre étourdi de fils. Je sais, ma bonne mère, que vous ne me croyez point sentimental, mais vous m'avez répété souvent que ce n'est que les sentimens du cœur qui peuvent nous procurer de vrais plaisirs ; que si nous nous y refusons , nous devenons semblables à des miroirs qui réfléchissent les beautés de la nature sans en jouir. Vous voyez, maman, que je me rappelle vos leçons , et que j'en profite.

Adieu, chère maman , recevez, ainsi que mon père, les témoignages respectueux de l'attachement de votre fils. »

PEMBROKE SOMMERSET.

Willanow, août 1792.

A lady Sommerset.

Au Château de Sommerset, en Angleterre.

(Cette seconde lettre fut écrite trois semaines après la première.)

« Vous savez, ma chère mère, combien votre Pembroke est connu pour faire valoir ce qu'il fait pour ses amis; dois-je manquer cette occasion de vous dire ce que je quitte pour m'entretenir avec vous?

Il y avait environ six minutes que j'étais assis sur le gazon, aux pieds de la comtesse et de la princesse Sapieha. Je lisais à ces dames le poëme des plaisirs de la mémoire. Ces deux dames savent parfaitement l'anglais; elles admiraient ce charmant ouvrage, et me faisaient des complimens sur ma manière de le lire, lorsque le palatin entra et me demanda si j'avais des lettres pour Pétersbourg, devant faire

partir un courrier le lendemain. Je me levai à l'instant ; je donnai mon livre à Thadéus, et me voici dans ma chambre à griffonner.

Au moment où je vous écris, mon imagination me présente le tableau de ma famille chérie ; lorsque cette lettre y arrivera, je vous vois avec ma bonne tante sur le sofa bleu de votre cabinet, votre ouvrage sur une petite table devant vous, Marie dans le coin qu'elle aime, à côté du vieux clavecin, et mon bien-aimé père vous apportant ma lettre. Je dois convenir que l'habitude de me retracer ces douces images m'a appris à les sentir avec plus de force, et que je suis différent de ce que j'étais il y a quelques mois, un étourdi, insouciant et incapable d'aucune réflexion. L'absence fortifie les liens qui unissent les amis, ainsi que ceux des vrais amans ; au moins je le crois ainsi. Au milieu de tous les charmes de la vie que je mène

ici, je regrette d'en jouir seul. Certainement je veux vous y conduire pour y passer un été, ou bien y revenir à la fin de mes voyages, emmener cette aimable famille de gré ou de force en Angleterre.

Dites à ma cousine Marie qu'alors je lui présenterai la plus accomplie des créatures humaines, mais qu'elle prenne garde à son cœur; c'est une brillante étoile d'une classe à part. Cet astre n'est ni dans sa sphère, ni dans celle d'aucune femme; et je ne puis m'empêcher d'être toujours étonné de la profonde indifférence avec laquelle il regarde les charmantes femmes qui se rassemblent chez la comtesse. Gai, aimable, attentif avec toutes, il les traite avec une politesse égale, et ne conserve le souvenir d'aucune, tandis que la beauté de sa personne et l'éclat de ses actions attirent tous les regards sur lui; il paraît ignorer sa supériorité et

l'intérêt qu'il inspire. L'influence de son mérite a été si forte sur la jeune noblesse, qu'elle est entrée en grande partie dans l'armée. Cette circonstance jointe à son courage et ses talens militaires l'ont rendu l'objet de l'attention générale. Les applaudissemens et les acclamations retentissent lorsqu'on l'aperçoit. Lorsque sa voiture paraît dans les rues de Varsovie, le peuple le comble de bénédictions. C'est alors seulement que je vois ses joues se colorer, et jouir de la conviction qu'il est adoré.

Un jour que nous fûmes obligés de nous retirer dans le palais, à cause de la foule qui se pressait sur ses pas, je lui dis, voilà, mon cher Thadéus, le bouclier qui vous garantit des flèches de l'amour. Votre cœur n'a pas de place pour cette passion; votre maîtresse est la gloire, et elle vous traite trop bien.

Ma maitresse est ma patrie , me répondit-il ; à présent je n'en désire pas d'autre ; je mourrais pour elle, et pour elle seule je désire de vivre. Tandis qu'il parlait , tout le feu de son ame brillait dans ses regards.

Vous êtes un enthousiaste, Thadéus.

Pembroke ! répondit-il, d'un ton de surprise et de reproche.

Ce n'est pas moi qui vous juge ainsi, répondis-je en riant ; mais il est dans mon pays bien des personnes qui , en vous entendant exprimer de pareilles sentimens, vous croiraient fou.

Alors elles m'inspireraient de la pitié, dit Thadéus : ceux qui ne sentent pas fortement ne peuvent pas connaître un bonheur véritable. Mon aïeul m'éleva au sein du patriotisme , et lorsque j'oublierai ses préceptes et son exemple , puisse le ciel m'oublier aussi!

Heureux Thadéus, m'écriai-je , combien j'envie votre destinée ! vous vi-

vez pour l'honneur ; la vertu et la gloire sont le but et la fin de votre existence.

La contenance animée de mon ami changea à ces mots , et prenant ma main, il me dit : N'enviez pas ma destinée, Pembroke ; vous êtes citoyen d'un pays libre et en paix avec lui-même ; ses droits n'ont point été envahis ; votre roi règne sur le cœur de ses peuples, tandis que Stanislas trouve l'oppression dans ses voisins, et l'ingratitude dans ses sujets. N'enviez pas mon sort, je préférerais de passer mes jours dans l'obscurité plutôt que de trouver la célébrité dans les malheurs de la Pologne. Oh, mon ami ! la couronne de la victoire est brillante, mais l'olive de la paix serait plus chère à mon cœur.

De tels sentimens ont donné un nouveau tour à mes idées. Je n'avais jamais réfléchi ; la victoire et la gloire me paraissaient synonymes. Ce sont

mes conversations avec Sobieski qui m'ont appris à distinguer la férocité de la valeur, à mettre de la différence entre le défenseur de son pays et celui qui porte le ravage dans une terre étrangère; en un mot, je trouve dans Thadéus toutes les qualités de ce véritable héroïsme dont mon imagination m'avait tracé le tableau. En voyant la sublimité de son ame et la douceur de son caractère, je pense qu'il est bien peu de personnes qui voulussent croire à la réunion de ces qualités dans le même caractère. »

Pembroke jugeait bien son ami. Si jamais l'amour désintéressé de la patrie avait existé, c'était dans le cœur du jeune Sobieski. A peine avait-il fini d'écrire, qu'un domestique entra et lui remit un paquet qui arrivait à l'instant de Pétersbourg; il l'ouvrit, et lut la lettre suivante qui lui était adressée par son gouverneur.

A M. Pembroke Sommerset, *Esquire.*

« J'ai reçu aujourd'hui, monsieur, la lettre dans laquelle était renfermée celle que vous écrivez à madame votre mère; vous me pardonnerez si je ne l'ai pas fait partir, et si je retiens encore toutes celles que vous m'enverrez jusqu'à ce que je reçoive votre réponse, que j'attends avec impatience.

Vous connaissez, M. Sommerset, ma réputation dans les sciences, et ma profondeur dans l'étude des langues. Le marquis d'Invérary, avec lequel j'ai parcouru tout le continent, vous a dit combien j'avais l'usage du monde. Sir Robert Sommerset et milady votre mère furent contens du témoignage qu'il leur donna de mon caractère; mais enfin il n'y a pas d'homme qui ne soit susceptible de faiblesse, et nous ne pouvons oublier ces vers :

Felices ter amplius

Quos irrupta tenet capula; nec malis

Divulsus quærimoniis

Surprema citius solvet amor die.

Mon malheur est de l'avoir éprouvé.

Vous n'ignorez pas que j'étais connu de la famille Branicki, lorsque j'eus l'honneur d'accompagner le marquis en Russie; la belle parente du comte, l'aimable et savante veuve du baron de Surowkoff, fit alors une singulière attention à moi, et lorsque je revins avec vous à Pétersbourg, je n'éprouvai pas qu'une courte absence m'eût chassé de sa mémoire.

Vous savez combien nous nous accordions ensemble dans notre zèle pour la cause de la Russie et notre haine pour ce système d'égalité qui parcourt l'Europe. De là ces longues et intéressantes conversations, dont l'objet était l'exécution des projets que son dernier mari avait formés pour

renverser ce misérable royaume où vous êtes actuellement.

Je n'ai pas besoin de vous faire observer qu'elle a autant de beauté que d'esprit; son caractère est aussi fort que sa personne est aimable, et j'aurais été trop modeste si je ne m'étais aperçu que ma figure et mes talens lui plaisaient. Je ne puis dire absolument qu'elle m'a promis sa main; mais sur cet article elle a été aussi loin que sa délicatesse pouvait le lui permettre. Je vous dis toutes ces circonstances, M. Sommerset, pour vous prouver que je ne m'avance pas sans preuves. Elle a souvent dit en ma présence qu'elle ne se marierait jamais qu'à un homme dont l'extérieur lui plairait, et qui réunirait à une profonde érudition la connaissance des hommes et du monde; ce que personne ne peut me disputer. J'exige de plus, disait-elle, qu'il ne diffère point de mes opinions

politiques, car sur cet article je ne le céderais à personne. Alors elle me complimentait, en me disant que je possédais le jugement le plus sain sur la science des gouvernemens. Elle disait qu'elle se ferait un plaisir de me présenter à la cour, où elle était sûre que l'impératrice apprécierait mes talens ; mais, dans ce cas-là, elle ajoutait qu'elle ne voudrait pas être en rivalité dans mon estime avec l'impératrice elle-même. La modestie naturelle à mon caractère me disait que ces éloges devaient avoir un autre objet que la justice qu'elle rendait à mes talens, et je le trouvais dans la partialité que la baronne voulait bien avoir pour moi.

Étais-je blâmable, M. Sommerset ? un homme sensible et honnête devait-il se refuser aux avances d'une femme du rang et de la réputation de la baronne, quoique je sache que je ne pos-

sède plus cette *Lumen purpureum juventæ* qui attire les femmes jeunes et frivoles; je n'ai pas encore cinquante ans, et je devais attendre de la conduite de la baronne un traitement différent de celui que j'ai reçu d'elle depuis mon retour.

Lorsque les Polonais eurent l'insolence de se révolter contre leur illustre souveraine, vous vous rappelez combien toute la noblesse russe fut irritée. La baronne de Surowkoff se déclara avec chaleur; elle en appelait à ma véracité et à mes principes. Je lui dis que je pensais que tous les amis de la czarine devaient prendre les armes contre ce peuple ingrat et rebelle. Le comte Branicki avait été nommé pour commander l'armée russe. La baronne nous assura qu'elle suivrait son cousin en Pologne.

Que pouvais-je faire alors? J'alléguai mon état, la crainte de mécon-

tenter le père de mon pupille. La baronne tourna toutes mes raisons en ridicule, et finit en disant : Faites comme il vous plaira, M. Loftus; ou j'ai été trompée sur votre caractère, ou l'ami de la baronne de Surowkoff doit être plus conséquent; il ne faut pas qu'il se borne à d'inutiles discours; il doit combattre pour la cause qu'il a adoptée et la défendre avec ses armes comme avec son éloquence.

Alors je me décidai; j'offris mes services au comte, et je l'accompagnai à l'armée. Le comte et les jeunes gens de la cour vous persuadèrent de prendre le même parti; et comme je ne pouvais supporter l'idée de vous abandonner, votre père vous ayant confié à mes soins, je fus enchanté que mon approbation confirmât le désir que vous aviez de servir. Ce ne fut que lorsque nous eûmes pénétré en Pologne que vous m'instruisîtes de la répugnance

que milord et milady Sommerset avaient pour l'état militaire. L'ignorance de leurs volontés a été la première source de mes erreurs ; et si je les avais connues, mon devoir aurait triomphé de mon dévouement à la baronne ; mais je suis né sous une malheureuse étoile ; rien n'arrive comme j'aurais pu l'espérer.

A la première décharge, je me trouvais mal si subitement, que je fus obligé de me retirer. La baronne apprit cet événement, bien involontaire de ma part, et en conçut un tel mépris pour moi, que tous mes projets ont été déconcertés ; et lorsque je lui rappelai la parole qu'elle ne m'avait cependant pas donnée positivement, elle riait ; je voulus insister, mais elle éclata en invectives, et me fit fermer sa porte.

Que dois-je faire, M. Sommerset ? Cette femme inconséquente m'a entraîné dans une conduite entièrement

opposée à la volonté de votre famille. Votre père avait insisté expressément pour que je ne vous permisse pas d'entrer en Hongrie ni en Pologne. Je vous ai laissé désobéir, et lady Sommerset, qui a perdu son père et son frère à l'armée, a formellement déclaré qu'elle ne pardonnerait jamais à l'homme qui ferait naître en vous le goût de la vie militaire.

Quoique vous soyez mon pupille, je m'abandonne entièrement à votre générosité. Si vous persistez à instruire votre famille des dangers que vous avez courus à Liélime et de votre séjour actuel en Pologne, je serai entièrement ruiné. Je perdrai la bonne opinion que milord et milady Sommerset ont de moi, et l'espérance d'obtenir le riche bénéfice de Sommerset que sir Robert a eu la bonté de me promettre à la mort du présent titulaire. Vous savez, monsieur, que ma mère et six de mes

sœurs ne subsistent que par moi. Si ma promotion n'a pas lieu, elles tomberont dans une détresse qui me fait frémir. Je n'ajoute rien de plus, monsieur, je connais votre générosité, et je m'y abandonne. En attendant votre réponse, je garde la lettre que vous m'avez envoyée pour madame votre mère, et tant que je vivrai je demeurerai fidèle à cette ancienne maxime qui est dans l'épître d'Horace à Numicius.

Nil admirari prope, res est una, Numici,

Solaque, quæ possit facere et servare beatum.

J'ai l'honneur d'être,

V.

ANDRÉ LOFTUS.

Pétersbourg, septembre 1792.

P. S. Au moment où je fermais ma lettre, l'ambassadeur d'Angleterre m'en a fait remettre une de votre père, où il vous ordonne de quitter la Russie

immédiatement et de retourner en Angleterre, où les motifs les plus pressans vous rappellent; il ne s'explique pas davantage. J'attends vos ordres. »

Cette lettre déconcerta beaucoup Sommerset; il avait déjà soupçonné que la baronne de Surowkoff s'amusaient de la vanité et du pédantisme de son gouverneur, mais il n'avait pas cru que sa seigneurie eût poussé aussi loin la plaisanterie; il sentait que les craintes de Loftus étaient fondées; et comme toutes les probabilités étaient que le recteur de Sommerset, âgé de quatre-vingts ans, ne pouvait vivre long-temps, il se décida à obliger son pauvre gouverneur, et à garder son secret encore quelques mois. Il lui écrivit pour le tranquilliser, lui promit de ne rien dire à ses parens jusqu'au jour où l'investiture du rectorat le mettrait à l'abri de toute inquiétude, et lui donna rendez-vous à Dant-

zik pour s'embarquer de là pour l'Angleterre.

Lorsque Sommerset rejoignit ses amis, il leur communiqua les ordres qu'il venait de recevoir de son père. Cette nouvelle répandit la tristesse dans cette aimable société. La comtesse cherchant à faire diversion, dit à Pembroke en souriant : j'espère que nous vous reverrons bientôt à Villanow ; dites à lady Sommerset que vous avez laissé une seconde mère en Pologne, bien impatiente de revoir son fils adoptif.

Oui, madame, répondit-il, et j'espère qu'il ne s'écoulera pas beaucoup de temps avant que je puisse voir ces deux mères chéries, unies par les liens de l'amitié comme elles le sont dans mon cœur.

Thadéus les écoutait avec une contenance sombre ; il n'avait point encore été accoutumé aux contrariétés

de la vie. Une simple privation l'affectait comme un malheur réel ; sa physionomie, ordinairement brillante d'espérance et de bonheur, exprimait la moindre peine qui pesait sur son ame.

Viens, viens, mon Thadéus, lui dit sa mère ! ne songeons pas d'avance à cette séparation : c'est manquer de sagesse que d'empoisonner les heures de bonheur que nous devons passer ensemble par l'idée du moment de notre séparation.

Cette petite leçon, jointe à un baiser qu'elle imprima sur la joue de son fils, rappela la gaiété, et la soirée se passa plus agréablement qu'on n'aurait pu l'espérer.

Le palatin estimait beaucoup Pembroke, mais son esprit était trop profondément occupé des dangers de sa patrie pour se livrer à d'autres soins. Il voyait la république sur le bord de l'abîme ; son ame indignée attendait

avec fermeté l'éruption du volcan qui allait l'engloutir. Uniquement occupé de ces pensées et de ses projets de défense, il ne pouvait regretter le plaisir lorsqu'il s'agissait de l'existence.

L'impératrice envoyait des troupes dans le cœur du royaume ; le roi de Prusse, contre la foi des traités, refusait ses secours, et l'empereur d'Allemagne, suivant l'exemple de ce prince, ne rougissait pas de manquer à sa parole.

Tandis que la marche des Russes était marquée par la violence et le brigandage, Frédéric avouait hautement l'accord qu'il avait fait avec la Russie ; la Pologne fut attaquée de tous les côtés. Des courriers arrivaient à chaque instant, annonçant que les villages étaient ravagés et les provinces frontières livrées au pillage et au meurtre, sans distinction de sexe ni d'âge.

La Diète fut assemblée, et les dépu-

tés délibérèrent avec l'agitation d'hommes qui allaient décider de leurs intérêts les plus chers. L'âme sensible de Stanislas était déchirée par le spectacle affreux des maux que souffrait son peuple. Sobieski demandait avec véhémence qu'on résistât à l'oppression. Le roi lui répondit par un appel à son cœur.

Que me conseillez-vous? lui dit-il; le bonheur de mon peuple n'est-il pas mon unique objet? et si je ne puis l'espérer, quel avantage trouverai-je à opposer le petit nombre de mes défenseurs aux hordes innombrables vomies par le Nord? Je verrais mes sujets tomber successivement autour de moi, et ceux qui leur survivraient, courbés dans un morne désespoir sur la tombe de leurs frères; la Pologne ne serait plus qu'un vaste désert.

En vain le Palatin combattit cet argument par les raisons les plus fortes.

Stanislas, plus affaibli et abattu par le malheur (1) que par l'âge, n'avait d'autre désir que de sauver ses sujets des maux qui les menaçaient. Il ne répondit point; ses yeux se mouillèrent de larmes; il se pencha sur la table qui était devant lui, et annula la glorieuse

(1) Comment Stanislas n'aurait-il pas été affecté des chagrins qu'on lui faisait éprouver, quand Joseph II lui-même, qui y contribuait pour une bonne part, souffrait impatiemment l'empire indécemment que la Russie exerçait sur ce prince par son ambassadeur, le baron de Stackelberg? Dans le dessein de manifester à la cour de Russie son mécontentement, Joseph II chargea M. de Cobenzel, qu'il envoyait en ambassade en Pologne, de faire quelque scène d'éclat.

M. de Cobenzel, admis à l'audience pour présenter ses lettres de créance, feint de ne point voir le Roi, et s'adresse à l'ambassadeur de Russie, qui ne quittait jamais le prince. Celui-ci recule un pas et indique à M. de Cobenzel la personne du Roi.

Le soir il y eut jeu à la cour. M. de Cobenzel, engagé dans une partie de cartes, affecta de faire une levée sur un roi avec un valet: son adversaire lui faisant observer sa méprise: *j'ai été*, dit M. de Cobenzel, *d'une maladresse singulière. toute la journée: j'ai toujours pris les valets pour les Rois.*

constitution de 1791. Ensuite, avec une émotion déchirante, il signa l'ordre que lui présentait un officier russe, par lequel il enjoignait au prince Poniatowski de remettre le commandement de l'armée au général Branicki. Alors Sobieski s'élança du fauteuil où il était assis, s'inclina devant son souverain, et sortit en silence. Il fut suivi par le prince Sapieha et plusieurs des principaux nobles de la Diète.

Ces mesures pacifiques ne diminuèrent point l'oppression. Lorsqu'elles furent connues, Varsovie se livra au plus grand tumulte. Quatre mille des principaux nobles se rassemblèrent à Villanow; là, ils prirent la résolution de résister de tout leur pouvoir à l'oppression. Le prince Sapieha, Sobieski et Kosciusko furent les premiers qui jurèrent une fidélité éternelle à la Pologne; et Thadéus, mettant un genou en terre, prit le ciel à témoin du ser-

ment qu'il faisait de défendre jusqu'à son dernier soupir la liberté de sa patrie.

Ce fut pendant ces circonstances orageuses que Pembroke Sommerset dit adieu à ses amis; il partit pour Dantzik, d'où il s'embarqua avec son gouverneur pour l'Angleterre.

V.

Pendant les mois d'hiver , les préparatifs militaires et les assemblées politiques remplacèrent les fêtes qui embellissaient ordinairement le séjour de Villanow.

La Prusse s'empara de la plus grande partie de la Poméranie. Catherine soumit à son pouvoir tout le pays qui s'étend depuis la Dwina jusqu'au Boristène , et Frédéric Guillaume annonça que le reste de la Pologne suivrait le sort de Dantzick et de Thorn.

L'insulte et le pillage mirent le comble aux maux des malheureux Polonais. Les députés des provinces furent mis en prison. L'ambassadeur de Russie poussa l'insolence jusqu'à arrêter les

provisions destinées à la table du roi, pour les faire servir à la sienne. Sobieski fit des remontrances ; mais l'ambassadeur, mécontent de ses reproches, et irrité du pouvoir que le palatin conservait encore à la cour, ordonna que les terres qu'il possédait en Lithuanie et en Podolie, seraient séquestrées et divisées entre quatre généraux russes.

La confédération de Villanow fit d'inutiles remontrances à l'impératrice ; son ambassadeur, non-seulement refusa de les lui transmettre, mais il y joignit la menace de confisquer les propriétés de ceux des nobles qui ne se soumettraient pas, et même les propriétés royales, si sa Majesté se montrait encore disposée à se joindre au parti de Sobieski.

Ces menaces étaient trop humiliantes pour ne pas confirmer les Polonais dans la résolution qu'ils avaient prise

de résister à la tyrannie, et ils se préparèrent à prendre les armes avec autant de calme que d'intrépidité.

Le lendemain, l'ambassadeur fit entourer la confédération par deux bataillons de grenadiers, et quatre pièces de canon. Il fut défendu à tout Polonais de sortir, sous peine d'être mis à mort sur-le-champ. Le général Rautenfeld avec les officiers de sa division, fut envoyé auprès du roi, pour lui déclarer que les choses resteraient ainsi jusqu'à ce que sa Majesté et la Diète se fussent soumis unanimement à la volonté de l'impératrice.

La Diète alléguait l'illégalité d'un traité signé sans liberté, au moment où une force militaire empêchait toute délibération, et où ses principaux membres lui avaient été enlevés; quatre de ses principaux membres et Sobieski venaient d'être arrêtés en se rendant au sénat, comme étant les plus opposés

aux volontés de la Russie. En vain la Diète demanda leur liberté; Rautenfeld renouvela ses menaces, ajoutant que la Diète serait dissoute, si elle ne se conformait à l'instant, et sans conditions aux volontés de sa cour et de celle de Prusse.

Après de longues et vives discussions, les membres de la Diète résolurent de faire une protestation solennelle contre les mesures de l'ambassadeur de Russie; et, voyant que tout ce qu'ils pouvaient alléguer devenait inutile, ils convinrent de garder un profond silence, lorsque le maréchal de la Diète proposerait le traité projeté.

Ce silence effrayant fut d'abord l'effet du ressentiment, et bientôt celui du désespoir; leurs oppresseurs feignirent de le prendre pour un signe de consentement; et ce terrible silence fut présenté au monde et à la postérité, comme la cession volontaire faite par les

Polonais, de tous les droits qu'ils avaient reçus de la nature, et pour lesquels tant de fois ils avaient versé leur sang.

Le lendemain de cette cruelle journée, le sénat se rassembla dans une maison particulière, et protesta solennellement contre la violence qu'il éprouvait; et ce fut ainsi qu'au mois de novembre 1793, la Pologne, divisée entre ses ennemis, perdit son rang parmi les Etats de l'Europe. Les terres des nobles furent données à des étrangers, et les citoyens livrés aux horreurs de la famine.

La comtesse Sobieski était demeurée seule à Villanow, attendant avec la plus cruelle anxiété la fin de ces terribles événemens. Son père était en prison, son fils à l'armée; et, le cœur oppressé par les plus vives inquiétudes, elle vit renaître ce printemps où elle craignait d'éprouver des peines bien plus vives encore.

Les soldats , qui avaient osé conserver leurs armes , reçurent un nouvel ordre de les déposer. Quelques-uns obéirent , mais les plus courageux allèrent joindre Thadéus Sobieski dans la Prusse méridionale , où il s'était retiré au moment de l'arrestation de son aïeul. Il y avait réuni tout ce qui restait d'hommes courageux , fidèles à la liberté. L'impératrice enjoignit à Stanislas de lui ordonner de licencier ses troupes ; le refus du roi en augmenta le nombre , et la guerre recommença avec une nouvelle force.

Thadéus , après avoir fait sa jonction avec Kosciusko , marcha sur Cracovie , dont les citoyens s'étaient soulevés. L'ambassadeur russe donna l'ordre au général Branicki de réduire la ville en cendres ; personne ne doutait de sa cruauté ; on se rappelait au sénat que trente-deux ans auparavant , dans la guerre que la Pologne avait soutenue

contre la Russie , neuf de ses principaux seigneurs furent envoyés à Varsovie avec les mains coupées , et que c'était le général russe , qui dans cette occasion avait joué le double rôle de juge et de bourreau.

L'armée de Kosciusko , après plusieurs avantages sur les Russes , entra dans la ville , assez à temps pour secourir les citoyens armés , et après un combat terrible , où les rues furent jonchées de morts , Varsovie se vit pour le moment délivrée de la tyrannie de ses oppresseurs.

VI.

Thadéus vola à la prison de son aïeul et brisa ses fers, au milieu des acclamations des soldats transportés de joie en revoyant leur vieux général.

Leur allégresse ne dura pas longtemps; bientôt on apprit que Cracovie s'était rendue au général prussien Van Elsner; que le roi de Prusse s'avancait vers la capitale, et que les Russes, irrités de la défaite qu'ils avaient éprouvée devant Cracovie, se répandaient comme un torrent dans la campagne.

Ces nouvelles portaient la consternation dans tous les esprits; l'armée polonaise était accablée de fatigue, sans habits, sans munitions; il ne lui restait que son courage.

Le trésor était épuisé, les campa-

gnes ravagées , les villes sans ressources. Le conseil fut assemblé par Sa Majesté pour chercher s'il restait encore quelques moyens ; la discussion n'en présenta aucun. Alors Thadéus se lève ; et, ôtant de son col et de ses vêtemens les pierreries qu'il avait coutume de porter lorsqu'il paraissait devant le roi, il met un genou en terre et les dépose aux pieds de sa Majesté : ce sont des bagatelles, lui dit-il, mais je prie votre Majesté d'employer tout ce que je possède pour le service du bien public.

Noble jeune homme, dit le roi, vous m'avez donné une leçon ; j'accepte ces pierreries avec reconnaissance ; et se tournant aussitôt vers le trésorier, il lui donne l'ordre d'y joindre sa vaisselle et tous ses joyaux. La moitié sera employée aux besoins de l'armée, et l'autre à secourir les familles de ceux qui ont péri pour nous.

Le palatin loua son petit fils de son dévouement et se réunit à lui; leur exemple fut suivi de la plupart des nobles. L'armée fut équipée, et elle se mit en marche avec un nouveau courage.

Varsovie fut de nouveau bombardée et de nouveau sauvée par Kosciusko, le palatin et Thadéus. Partout où cette petite armée se présentait, elle portait la terreur chez l'ennemi et l'espérance dans le cœur de ses concitoyens.

Ils marchaient au secours de la Lithuanie, lorsqu'ils apprirent qu'un de leurs détachemens avait été battu par Suwarow, et que ce général russe allait attaquer la capitale.

Kosciusko résolut de le prévenir; il se décida à attaquer Fersen, qui commandait un autre corps de l'armée russe, pour empêcher sa jonction avec la division du général Suwarow. D'après ce plan, il divisa ses forces; le

prince Poniatowski fut chargé de s'opposer à Suwarow, et avec six mille hommes environ, et les deux Sobieski, il s'avança vers Brhescie.

La bataille commença le 10 octobre. Un soleil sans nuages éclairait cette scène d'horreur. La victoire parut d'abord favoriser les Polonais : Thadéus était partout, l'ennemi pliait ; mais le général Fersen reçut de nouveaux renforts, et le combat recommença avec plus de furie. Sobieski, à la tête de l'infanterie, ne céda pas un pouce de terrain. Kosciusko animait ses soldats, il paraissait toujours au milieu du feu le plus vif. Deux chevaux furent tués sous lui. A la fin d'une charge il fut renversé ; Thadéus le retint dans ses bras ; un cosaque l'avait blessé par derrière. Les soldats qui l'entouraient prirent l'alarme : notre général est tué, s'écrièrent-ils ! des cris de douleur se répétèrent de rang en rang.

Le héros les entendit et revint à lui-même ; il se préparait à répondre , lorsqu'il reçut une nouvelle blessure ; Thadéus au même instant est renversé de son cheval.

Alors la consternation devint générale ; Thadéus se débarrassa avec peine des morts qui étaient autour de lui , et se faisant jour à travers l'ennemi , il rejoignit ses camarades qui fuyaient frappés de la plus vive terreur. En vain il les appelait ; en vain il les pressait de venger Kosciusko ; la déroute était complète.

Il se retirait en combattant avec le seul bras dont il put se servir , lorsqu'il fut arrêté par la rivière de Muchavez , dont les eaux étaient teintes de sang. Cependant il gagne à la nage l'autre bord ; mais affaibli par la perte de son sang , il demeure sans connaissance.

Bientôt le galop des chevaux qui

poursuivaient les fuyards, le rappelle à la vie ; il se lève, et se traîne appuyé sur son épée. Mais quel spectacle s'offrit à lui ! il voit son aïeul étendu sans vie sur la terre ensanglantée. A cette vue il demeure immobile, se jette à genoux devant ce corps inanimé, et cherche à étancher le sang qui coulait de ses larges blessures : il court à la rivière, apporte de l'eau dans son casque, et en jette quelques gouttes sur le visage de Sobieski.

Le vieux guerrier ouvre les yeux, et reconnaît son petit-fils ; il prend sa main : Mon fils, lui dit-il, le ciel vous a conduit ici pour recevoir les derniers soupirs de votre aïeul. Thadéus tremblait ; le palatin continua : portez mes bénédictions à votre mère ; dites-lui qu'elle cherche auprès de Dieu ses consolations ; puisse-t-il vous conserver ! Souvenez-vous que vous devez vous soumettre à ses lois ; et être tou-

jours comme votre aïeul, fidèle à votre patrie.

Puisse-t-il m'accorder cette grâce, dit Thadéus, en élevant les yeux vers le ciel.

Rappelez-vous toujours, dit le palatin, en élevant sa tête qui retombait sur le sein de son petit-fils, que vous êtes un Sobieski ; ne prenez jamais un autre nom, c'est le dernier ordre que je vous donne en mourant.

Je le promets... Thadéus ne put en dire davantage. Déjà Sobieski n'était plus, ses yeux venaient de se fermer pour toujours. En vain il le serre contre son sein ; son cœur avait cessé de battre ; déjà il était froid et insensible. Il succombe à sa douleur et tombe évanoui à côté du corps de son aïeul.

Lorsqu'il reprit connaissance, il regarda autour de lui ; le ciel était orange, quelques rayons blanchâtres de la lune s'échappaient à travers les

nuages poussés par un vent violent, et se réfléchissaient sur les armes éparses des morts. Il était seul vivant, au milieu de ces milliers de corps insensibles, qui la veille avaient comme lui le sentiment de leur existence. Sa main droite était restée sur le visage glacé de son aïeul ; elle était humide de rosée : il frissonna, et quittant son habit, il en couvrit ce corps inanimé, et s'assit à côté de lui dans un profond recueillement.

Aux premiers rayons du jour, les Polonais étant revenus pour rendre les derniers devoirs aux morts, des hus­sards aperçurent Thadéus assis sur un tertre, tenant la main glacée de Sobieski dans les siennes. Aux cris d'horreur qu'ils poussent à cette vue, Thadéus se lève : Mes amis, leur dit-il, je remercie le ciel de vous avoir envoyé ; aidez-moi à porter les restes de mon aïeul jusqu'au camp.

Ils obéissent dans un morne silence, et forment un brancard avec leurs sabres. Thadéus pouvant à peine se soutenir, monta à cheval et suivit le convoi.

Arrivé au camp, le général Wawrzecki fit déposer le corps dans sa tente, et ordonna à ses aides-de-camp de conduire Thadéus à la sienne. Le jeune comte, appuyé sur le bras d'un officier, demeurait immobile; Wawrzecki pressa sa main et lui dit : Ne craignez rien, Thadéus, tous les honneurs seront rendus aux restes de l'illustre Sobieski. Thadéus s'inclina, et se laissa conduire jusqu'à son quartier.

Ses nombreuses blessures n'étaient pas profondes, mais l'agitation de son ame les rendit plus dangereuses. Sans cesse occupé des chagrins de sa mère, lorsqu'elle apprendrait les suites de cette fatale journée, la fièvre s'alluma dans son sein. Il était dans cette situation, lorsque le chirurgien lui remit

une lettre de la comtesse, où il lut ce qui suit :

A Thadéus , comte de Sobieski.

« Consolez-vous, mon fils, consolez-vous pour l'amour de moi ; j'ai vu le colonel Loncza ; j'ai appris toutes les horreurs de la journée du dix ; je sais tout, et je vis encore ! je suis résignée... Mais il m'a dit que vous étiez blessé... Oh ciel ! que je ne sois pas encore privée de mon fils ! Rappelez-vous que vous fûtes l'être le plus chéri par mon père ; rappelez-vous que vous êtes son représentant sur la terre ; que vous êtes toute ma consolation. Conservez vos jours, conservez-les pour votre malheureuse mère. Que ce soit la dernière consolation qu'elle reçoive du ciel ! La Pologne est anéantie, les Russes marchent sur la Masovie, je suis trop faible pour vous aller joindre. Venez auprès de moi, que je puisse encore une

fois voir mon fils bien aimé ! je vous en supplie, venez. Vous me trouverez plus faible de corps que d'esprit. Il est une sainte consolation qui soutient les cœurs brisés par la douleur ; les malheureux seuls peuvent la concevoir ou la sentir. Adieu, mon cher Thadéus : que le souvenir qu'il vous reste une mère soutienne votre courage ! Dieu puisse-t-il vous protéger ! Vivez pour votre mère, qui n'a pas de mots plus forts pour vous exprimer son affection pour vous. »

THERÉSA SOBIESKI.

Villanow, octobre 1794.

Cette lettre répandit un baume salutaire dans l'âme de Thadéus ; elle lui apprenait que cette mère qu'il adorait soutenait ses malheurs avec résignation. Le corps du palatin devait être transporté le lendemain à un monastère près de Biala, et il annonça la ré-

solution qu'il avait prise de l'accompagner.

En vain son chirurgien et le général Wawrezcki s'opposèrent a ce projet, Thadéus fut inébranlable. Le lendemain il fut debout au premier appel du tambour ; son uniforme étant noir, il ne portait aucune autre marque de deuil ; mais la pâleur de son visage annonçait sa profonde douleur. Lorsque la terre se referma sur la tombe de Sobieski, lorsque l'airain retentissant annonça les derniers adieux de l'armée au chef qui pendant cinquante ans avait combattu pour la liberté de sa patrie, Thadéus tomba à genoux ; succombant à sa douleur. Le général Wawrezcki le consola, le ranima, et le conduisit au camp. Alors n'étant plus soutenu par le sentiment qui l'animait, ses forces l'abandonnèrent, et pendant plusieurs jours il perdit l'usage de ses sens.

VII.

A peine le jeune comte Sobieski commençait à sortir de l'état de faiblesse où ses blessures et les souffrances de son ame l'avaient jeté, qu'il apprit la marche des Russes sur Prague, et leurs menaces de bombarder la ville. Cette nouvelle ranima l'ardeur de ses troupes; l'ordre fut donné de partir le lendemain. Thadéus à peine en état de se soutenir à cheval, voulut être à la tête de l'armée; quelles que fussent ses souffrances, il ne croyait pas qu'elles dussent l'écarter un instant de ses devoirs.

Pendant la route, le spectacle le plus affreux s'offrit à sa vue; des villages entiers livrés aux flammes; des vieillards assis sur les ruines de leurs mai-

sons en cendres; des enfans affamés cherchant vainement leur nourriture sur le sein de leurs mères expirantes : partout la désolation et la mort.

O mon pays, mon pays, s'écria Thadéus, que sont mes peines auprès de celles que tu souffres ! ce sont tes malheurs qui déchirent mon ame. Voyez ces horreurs, dit-il, en s'adressant à ses soldats, puissions-nous être les vengeurs de tant de crimes, et Prague voir le dernier acte de cette horrible tragédie.

Malheureux jeune homme, malheureuse contrée ! ce fut en effet devant Prague (1) que se passa le dernier acte de cette tragédie, dont tous les peuples de l'Europe furent spectateurs, sans faire le moindre effort pour en retarder

(1) Il ne faut pas confondre Prague ou Pragua, petite ville de la Maşovie sur la Vistule, avec Prague, capitale de la Bohême.

(Note du Traducteur.)

le funeste dénouement. Combien toute idée de vertu est anéantie, lorsque la politique même dédaigne d'en prendre le masque!

Après une marche longue et pénible, l'armée fit halte sous les murs de Villanow. Thadéus engage le général Wawrzecki et ses officiers à se reposer dans le palais. Aussitôt que les tables furent servies, et qu'il eût fait pourvoir aux besoins des soldats, il courut à l'appartement de sa mère; il se jette dans ses bras, et pendant quelques instans ils demeurent en silence: de cruels souvenirs étouffaient leurs voix, leurs larmes ne pouvaient couler. Enfin la comtesse exaltée par toute la force de l'amour maternel, élève sa tête qui reposait sur le sein de son fils, et le serrant dans ses bras s'écrie: Je te rends grâces, source éternelle de miséricorde, tu m'as accordé encore ce moment de bonheur! Elle ne put en

dire davantage. Thadéus se jetant à ses genoux, la supplia de prendre courage : la comtesse l'embrassa en cherchant à sourire. Pardonnez, mon fils, dit-elle, pardonnez à la faiblesse d'une mère; mais allez prendre le repos qui vous est nécessaire, demain nous nous reverrons.

Le lendemain au lever du soleil, les troupes se remirent en marche. Le général Wawrzecki demanda la permission de présenter ses devoirs à la comtesse; elle le refusa sous prétexte d'une indisposition; et le comte, à peine remis de l'émotion qu'il avait éprouvée en faisant ses adieux à sa mère, rejoignit le général; ils arrivèrent bientôt sous les murs de Prague, et les fortifications du camp furent élevées dans la soirée.

La Russie semblait avoir épuisé ses vastes états pour peupler les bords de la Vistule : de l'est à l'ouest ses armées

s'étendaient à l'horizon ; Sobieski comparait cette multitude de soldats au petit nombre d'hommes intrépides que renfermait les lignes du camp. Il soupira, et se retira dans sa tente.

A cinq heures du matin les Russes commencèrent l'attaque ; ils combattirent avec une impétuosité digne d'une meilleure cause. Le camp fut forcé et le général Wawrzecki tué ; il ne restait plus d'espérances que dans Thadéus ; sa présence, ses discours rappelaient le courage dans le cœur de ses compatriotes ; il tenait tête à toute l'armée. Les Russes, irrités de l'intrépidité de ce jeune héros, tournèrent toutes leurs forces contre lui ; il vit ses compagnons moissonnés, et ses barbares ennemis se servir de leurs corps pour combler les fossés de Prague dont ils forcèrent les portes : un nuage s'étendit sur sa vue ; dans cet instant un officier livonien le frappa d'un

coup de sabre, et l'étendit à terre.

Lorsqu'il revint à lui, tout ce qui l'environnait était tranquille ; mais les tourbillons de flammes et de fumée qui s'élevaient au-dessus de la ville, l'explosion d'un magasin à poudre, des femmes, des enfans fuyant de toutes parts, poursuivis par les cosaques, qui les massacraient sans pitié : cet horrible spectacle lui rappela que sa mère était sans défense. Son palais était éloigné seulement de quatre milles ; et tandis que les Russes étaient trop occupés de meurtre et de pillage pour songer à un seul homme, il eut le temps de se rendre à Villanow.

Il trouve à la porte du palais le général Buthou, qui déjà avait fait tous ses préparatifs de défense. Il vole à l'appartement de la comtesse, et trouve ses femmes dans la plus grande consternation : le bruit des canons dirigés contre le camp des Polonais l'avaient

jetée dans des convulsions affreuses. Il approche de son lit et se jette dans ses bras. La comtesse en voyant son fils encore vivant, sent un mouvement de joie la ranimer ; ses larmes coulent en abondance ; mais la violence des diverses sensations qu'elle éprouve ne lui permet pas de s'exprimer.

Ah, ma mère ! s'écrie Thadéus, vous me paraissez bien faible..... que faut-il devenir ?

Mon fils, reprit la comtesse en baisant son front, qui saignait encore de sa blessure : avant que nos meurtriers soient ici, j'aurai trouvé un refuge dans le sein de Dieu.

Thadéus, accablé, ne put répondre que par un soupir. — Donnez-moi votre main ; je ne puis voir le petit-fils du grand Sobieski s'abandonner ainsi au désespoir. Apprenez de votre mère à vous soumettre avec résignation. Je ne me suis pas permis une seule plainte,

quoique je vous voie couvert de blessures. Notre séparation ne sera pas longue, un petit nombre d'années nous réunira dans un meilleur monde.

Le comte, incapable de parler, pressait sa main de ses lèvres; elle continua ainsi :

Regardez-moi, mon cher fils, écoutez-moi. La Pologne va devenir la proie des autres nations; je vous conjure, si vous survivez à sa destruction, de vous en éloigner. Cette terre, réduite à l'esclavage, n'offre plus d'asile à un homme d'honneur. Je vous en supplie, allez en Angleterre; c'est un pays libre, ses habitans savent honorer le malheur. Thadéus! pourquoi ne me répondez-vous pas? rappelez-vous que c'est la dernière prière d'une mère mourante.
— Je vous obéirai.

Mon fils, continua-t-elle, en tirant un portrait de son sein, laissez-moi attacher ce médaillon à votre cou;

c'est le portrait de votre père. Que ce don vous soit précieux, mon fils ! c'est le seul héritage que vous recevrez de lui et de moi ; oubliez son injustice, et en mémoire de moi ne vous en séparez jamais. Depuis le moment où je l'ai reçu jusqu'à cet instant, il n'a pas cessé d'être sur mon cœur. Et tant que je vivrai il ne quittera pas le mien, dit Thadéus d'une voix étouffée.

La comtesse allait répliquer, lorsqu'une explosion soudaine la fit tressaillir. Des cris perçans se font entendre ; et les femmes de la comtesse se précipitent dans l'appartement, en s'écriant : les remparts sont minés ! A l'instant une partie des bâtimens s'écroule ; la comtesse serre son fils contre son sein, et Thadéus, élevant au ciel son ardente prière s'écrie : Dieu, ne pourrai-je trouver un asile pour ma mère !

Bientôt une nouvelle décharge se fit

entendre. Alors de nouveaux cris retentissent de toutes parts : tout est perdu, dit un soldat qui paraît à la porte de la chambre et s'enfuit à l'instant.

Thadéus avec l'accent le plus déchirant, saisit son épée, et s'écrie : O, ma mère, nous mourrons ensemble. Il la serrait dans ses bras : mais déjà elle n'existait plus ; toutes ses craintes s'étaient anéanties dans le calme de la mort ; ses regards demeurèrent attachés sur elle comme s'il eût été frappé par un pouvoir qui eût détruit toutes ses facultés.

Le tumulte croissait, et il n'entendait rien. Buthou, après avoir jeté un voile sur les restes de la comtesse, parvient à entraîner son ami par une porte dérobée.

Thadéus ne revint à lui que lorsqu'ils furent arrivés à la porte extérieure des jardins ; déjà ils étaient poursuivis par quelques soldats russes ;

là Thadéus, rappelant ses forces, leur fait tête avec le général et ses Polonais, et les met en fuite : mais Buthou ne lui permet pas de poursuivre ces malheureux. Alors le comte se retourne, il voit une colonne de feu s'élever sur le palais. Un profond gémissement sort de sa poitrine : tout est fini, s'écria-t-il, en pressant son front de ses deux mains, et il suit les pas du général vers la Vistule.

Bientôt le palais entier est la proie des flammes. Les Russes, craignant pour eux-mêmes, abandonnent le pillage, et apercevant le comte et ses soldats ils s'emparent de la tête du pont, en joignant l'insulte à la menace.

Sobieski, également indifférent aux dangers et à leurs insultes, s'élance à la nage au milieu d'une grêle de balles; il arrive heureusement avec ses Polonais à l'autre bord, où il est protégé par un détachement des habitans de

Varsovie, qui regardaient avec effroi les ruines de Prague et les flammes qui consumaient Villanow.

Thadéus, appuyé sur les bras de Buthou, et lui montrant son palais embrasé : Voilà, dit-il, le bûcher consacré aux mânes de ma mère !

Le général ne pouvait parler, son émotion était trop forte ; il soutint Thadéus, et le conduisit à la citadelle.

VIII.

Le général Buthou ne prévoyant pas que Thadéus pût bientôt être rétabli de ses blessures, obtint de lui la permission de rejoindre le prince Poniatowski, qui se défendait avec le reste de ses troupes près de Sachoryn.

Quelques jours après, le comte se trouvant mieux, sortit pour prendre l'air sur les remparts; là tous les officiers vinrent le saluer; mais les nouvelles qu'ils lui apprirent lui causèrent encore de nouvelles douleurs.

La ville de Prague avait été rasée; trente mille de ses habitans avaient péri par le fer ou par la flamme. Suwarow avait épuisé toutes les horreurs de la guerre sur les bords de la Vistule;

les citoyens de Varsovie , intimidés par cet excès d'horreur , avaient envoyé une députation pour supplier Sa Majesté d'abandonner les droits de ses malheureux sujets et de leur permettre de détourner , par une prompte soumission , les maux qui avaient accablé les habitans de Prague. Stanislas vit que toute résistance devenait inutile ; les murs de sa capitale étaient environnés de l'artillerie russe prête à les foudroyer au premier ordre de leur général. Il consentit à la demande des habitans de Varsovie , et envoya des députés au camp. Suwarow exigea que tous les Polonais fussent désarmés , et demandassent pardon de leur conduite passée. Ces conditions furent accordées.

Elles ne le seront pas par moi , dit Thadéus ; et à l'instant il se rend au palais , ne sachant quelle détermination prendre.

Lorsque Sa Majesté apprit que le jeune comte Sobieski attendait dans la salle d'audience, il quitta à l'instant son cabinet pour aller le recevoir. Thadéus se jette à ses genoux sans pouvoir proférer une seule parole ; le roi le relève et le presse dans ses bras.

Brave jeune homme, s'écrie-t-il, j'embrasse dans vous le dernier des Polonais qui furent l'ornement et les soutiens de ma couronne.

Des larmes amères coulaient des yeux du monarque malheureux. Sobieski, aussi ému, lui dit : Je viens recevoir les ordres de votre Majesté : je lui obéirai en tout, excepté si elle me commande de remettre à vos ennemis cette épée qui me fut léguée par mon aïeul.

Je n'exige rien de vous, mon noble ami ; en acquiesçant aux demandes de la Russie, j'ai cédé aux pressantes sollicitations de mon peuple. Je ne vous

demande pas de trahir votre pays ; mais hélas ! vous ne devez pas sacrifier votre vie à une cause désespérée. Le ciel a voué la Pologne à l'esclavage ; et lorsque dans ses mystérieux décrets il ordonne la destruction des empires , le seul devoir de l'homme est la résignation ; moi-même j'ai reçu l'ordre de nos vainqueurs d'aller ensevelir mes malheurs dans le château de Grodno.

A ces mots , la rougeur de l'indignation colora le visage de Thadéus. Si mon souverain est réduit à recevoir les ordres de nos oppresseurs , s'écria-t-il , la Pologne n'existe plus ; il ne me reste qu'à suivre les dernières volontés de ma mère expirante. Votre Majesté veut-elle me permettre d'aller en Angleterre , avant que je sois témoin de ce dernier malheur ?

Plût au ciel , dit le roi , que je pusse reposer ma vieillesse et mes douleurs dans cet heureux pays ! allez , Sobieski,

mes prières et mes bénédictions vous suivront partout.

Thadéus à genoux pressa de ses lèvres la main du roi.

Levez-vous, mon jeune ami, et prenez cette bague, elle renferme mon portrait; portez-la en mémoire d'un homme qui vous aima, et qui n'oubliera jamais vos vertus, et la loyauté et le patriotisme de votre famille.

On annonça alors le chancelier; et comme Thadéus se préparait à sortir, le roi l'arrête et lui dit :

Demeurez, comte, il me reste à vous faire une dernière prière. Je suis un roi sans couronne, sans sujets, sans un morceau de terre pour couvrir ma cendre lorsque je ne serai plus. Je ne puis récompenser un des plus fidèles de ces amis dont la barbarie de mes oppresseurs m'a privé. Peut-être dans une nation étrangère le ciel vous réserve des jours plus heureux. Chargez-

vous de la dette de la reconnaissance de votre souverain. Si jamais vous rencontrez le général Buthou, rappelez-vous qu'il m'a sauvé la vie. Je sais que ce brave homme, après la destruction de Prague, a été rejoindre l'armée de mon frère; elle est dispersée, ainsi que tout ce qui me restait de fidèles soldats. Le général se trouvera dans sa vieillesse sans autres ressources que les secours d'un monde sans pitié; si jamais vous le rencontrez, Sobieski, secourez-le pour l'amour de moi.

Je promets de le protéger, dit Thadéus, ainsi que je prie le ciel de me protéger moi-même. Alors prenant une seconde fois la main de Sa Majesté, il sortit.

La Pologne ne pouvait plus offrir de retraite à un Sobieski; il avait survécu à la liberté de son pays, et à tout ce qui lui était cher; il avait vu son roi prisonnier, et ses compatriotes acca-

blés sous le poids de l'insulte et du malheur. Il traversa les rues de Varsovie, pour se rendre à la citadelle; elles étaient désertes; les boutiques étaient fermées: seulement, à de longs intervalles, il rencontrait quelques hommes dont les regards abattus annonçaient qu'ils regrettaient déjà que la demande de la députation eût été accordée. Partout régnait un morne silence; il soupira en tournant ses regards vers la place où existait le magnifique palais de ses ancêtres.

Oui, dit-il, voici le moment d'obéir au dernier ordre de ma mère; il ne reste plus de la Pologne que son sol, et de la demeure de mes pères que des cendres.

Le lendemain, dès que le jour parut, il rassembla tout ce qui lui restait de précieux, et monta à cheval deux heures avant l'entrée du général Suwarow.

A la porte de la ville, son cheval s'arrêta.

Pauvre Saladin, dit Thadéus, en se penchant sur son cou, veux-tu, ainsi que ton malheureux maître, jeter encore un dernier regard sur cette ville infortunée!

Arrivé à la porte de la ville, son émotion redoubla lorsque la sentinelle s'approcha de lui, en lui demandant la permission de baiser la main du noble comte Sobieski, avant qu'il quittât la Pologne pour jamais. Thadéus, après avoir serré la main de ce brave homme avec un sentiment de reconnaissance, poursuivit sa route lentement jusqu'à ce qu'il fût arrivé à cette partie du fleuve qui sépare la Mosavie des domaines de la Prusse.

Là il descend de son cheval, et tombant à genoux, il arrache une touffe d'herbe, la presse sur ses lèvres, en

disant un éternel adieu au sol qui l'avait vu naître.

Opressé par la douleur, il la met dans son sein comme étant tout ce qui lui reste de sa patrie; et remontant à cheval il traverse le pont.

Lorsqu'on quitte un objet qui vous fut cher, il semble qu'on doive moins souffrir à mesure qu'on s'en éloigne davantage. Sobieski poursuivit sa route avec vitesse, et bientôt arriva à Dantzick. Là il convint du prix de son passage en Angleterre; mais en calculant l'état de ses finances, il vit qu'il lui restait à peine de quoi faire les frais du voyage, et qu'il lui était impossible d'emmener son cheval.

Cette idée renouvela toutes ses peines; faut-il me séparer de mon fidèle Saladin, se disait-il à lui-même, de ce fidèle compagnon qui a partagé tout mes dangers! ce serait une cruelle ingratitude. Non, je ne reconnaitrai pas

tes services en te livrant pour un peu d'or. Je te chercherai un maître qui, par égard pour mes malheurs, te traitera avec douceur.

Il rentra alors dans l'hôtel, et demanda à un des domestiques quel était le maître d'une belle maison qu'il voyait à l'est de la ville. Elle appartient à M. Hopetown, répondit-il; c'est un Anglais établi à Dantzick depuis quarante ans.

Je suis bien aise qu'il soit Anglais, pensa Thadéus; et à l'instant il se décida à lui écrire ce billet.

A M. John Hopetown, Écuyer.

Monsieur

Un officier polonais qui a tout sacrifié au service de sa patrie, excepté l'honneur, s'adresse à vous dans ce moment.

Vous êtes Anglais : et à qui une victime de la liberté pourrait-il plutôt

avoir recours pour ne pas avoir à rougir d'une obligation ! Je ne puis plus nourrir un cheval avec lequel j'ai combattu dans toutes les actions de cette guerre fatale. Je ne veux pas le vendre ; mais en mémoire de vos ancêtres, qui ont obtenu au prix de leur sang cette liberté qui nous a été ravie, je vous prie de lui donner asile dans votre parc, et de le préserver de tous mauvais traitemens. Si vous accédez à ma prière, votre bienveillance sera toujours l'objet de la reconnaissance d'un malheureux Polonais. »

Dantzik, novembre 1794.

Le comte, après avoir mis l'adresse à cette lettre, ordonna qu'on lui amenât son cheval. Quelques jours de repos lui ayant rendu toute sa force, le palefrenier ne pouvait le contenir, mais sitôt que Thadéus l'eut pris par la bride, le noble animal reconnaissant

son maître, devint doux et tranquille. Thadéus le caressa quelques momens avec tristesse, puis le remit au palfrenier avec la lettre qu'il venait d'écrire, et lui dit de le conduire chez M. Hoptown, où il le laisserait avec la lettre, sans attendre de réponse. Il prit ensuite le chemin du port, monta sur le vaisseau, qui au bout d'une heure mit à la voile pour l'Angleterre.

IV.

Sobieski passait la plus grande partie de la journée sur le pont, trop absorbé dans ses pensées pour que la conversation des étrangers pût l'intéresser. L'image de Pembroke Sommerset se présentait à lui comme celle d'un ami perdu depuis long-temps. La plus tendre amitié les unissait à Villanow, et lorsqu'ils se séparèrent, Sommerset avait promis de lui écrire. Thadéus avait perdu à l'armée le porte-feuille où était l'adresse de son ami : inquiet de son silence, deux fois il avait hasardé de lui écrire, mettant seulement sur ses lettres: *A M. Sommerset, en Angleterre*, mais point de réponse. Le palatin et la comtesse furent si mécon-

tens de cette négligence et même de cette ingratitude, qu'ils ne permirent plus qu'on le nommât en leur présence; et Thadéus même en fut si affecté qu'il chercha à l'oublier.

Quand le vaisseau arriva à l'embouchure de la Tamise, l'allégresse des passagers ne leur permit pas de demeurer un instant tranquilles; mais lorsque le dôme de S. Paul parut à leurs yeux, on n'entendit de toutes parts que ces exclamations : *Ma maison! mes parens! ma femme! mes amis!* Thadéus, fatigué de ce tumulte si peu d'accord avec les sensations qu'il éprouvait, se retira dans une des chambres; elle était abandonnée. Il éprouvait que la vraie solitude est celle du cœur, lorsqu'on jette les yeux sur tout ce qui nous entoure, et qu'on ne trouve pas un être dans le sein duquel on puisse verser ses peines, pas un être dont l'ame réponde à la vôtre. Mais aussi-

tôt, rougissant d'une faiblesse qui ne convenait pas à son caractère, il couvrit son visage de ses mains.

Cependant le bruit redouble sur sa tête. Un des passagers vient le prier de se déranger pour lui laisser prendre ses effets : il faut, dit-il, que je m'habille avant d'arriver; ma mère m'attend à Blackvall.

Thadéus se lève; et voyant qu'il ne pouvait trouver nulle part le repos, il remonte sur le pont. Déjà le vaisseau avait jeté l'ancre au milieu d'une cité immense, environnée de navires arrivant de toutes les parties de l'univers. Il regardait en silence les passagers se précipitant dans les chaloupes et serrant la main de leurs amis, qui venaient les recevoir, lorsque le capitaine l'abordant gracieusement, lui dit: Il est presque nuit, monsieur, ma chaloupe est là; bientôt la marée ne vous permettrait plus de regagner le rivage;

comme il paraît que vos amis ne viennent pas vous chercher, voulez-vous y entrer avec moi ?

Le comte le remercia ; et après avoir acquitté tous les frais du voyage, il donna une demi-guinée aux matelots pour porter son porte-manteau dans la chaloupe. En reconnaissance de sa générosité, ils se disputaient pour obéir : le capitaine, arrachant le porte-manteau des mains de celui qui le tenait, le jeta dans la chaloupe et y entra avec Thadéus.

Ils ne proférèrent pas une parole jusqu'à ce qu'ils furent au pied des escaliers de la Tour. Alors le capitaine envoya chercher une voiture pour le comte.

Le matelot vint bientôt l'avertir qu'elle l'attendait, et Thadéus y monta aussitôt.

Où faut-il vous conduire, dit le cocher ?

Thadéus ne répondit rien.

Où votre honneur veut-elle aller, répéta le matelot?

Dans la tombe! c'était la réponse que son cœur voulait prononcer. Après avoir hésité un instant, à un hôtel garni, dit-il en jetant une pièce de monnaie dans le chapeau du matelot.

Le cocher ferma la portière, monta sur son siège et partit.

Il était sept heures du soir, les lampes étaient allumées, une foule de citoyens de tous les états se pressait dans les rues. Heureuses créatures, se disait-il à lui-même, chacun de vous recevra un sourire en rentrant chez lui; tandis que moi je suis privé de toutes les consolations de mes semblables. Malheureux Sobieski, que sont devenues tes richesses, ta gloire, et ces amis qui ajoutaient un si grand prix à cette gloire que tu chérissais? hélas! tout est détruit pour toi! tout s'est évanoui comme les erreurs d'un songe, dont

il ne reste plus qu'un affreux souvenir !

Le cocher s'arrêta à la porte d'un hôtel, dans *Covent-garden*, ouvrit la portière ; et lui demanda cinq schellings pour prix de sa course. Thadéus s'acquitta avec lui, et le suivit dans un café où plusieurs garçons vinrent prendre ses ordres.

Il me faut une chambre, dit-il.

A l'instant Jerkins, l'un d'eux, le conduisit dans un salon, où il porta son porte-manteau et lui demanda s'il avait diné. Après avoir reçu ses ordres, il se retira, et alla dans la cuisine communiquer ses observations à ses camarades. La noblesse de sa figure, l'étoile brillante de l'ordre de S. Stanislas, dont il était décoré, prêtait à l'étonnement des gens de l'hôtel. Les uns disaient que c'était un prince, les autres un roi détrôné, un ambassadeur, peut-être le grand Suwarow lui-même.

Thadéus, épuisé par la fatigue et

par l'agitation de son ame, chercha un peu de repos dans le sommeil ; mais il fuit les malheureux. Il s'éveilla presque aussi fatigué que la veille, descendit dans le salon, où il trouva un bon feu et son déjeuné prêt. Il sonna, Jerkins apporta le thé.

J'espère que votre seigneurie a bien dormi.

Parfaitement, répondit Thadéus, sans prendre garde qu'on lui parlait comme si on eût connu son rang. Apportez-moi le compte de ma dépense.

Jerkins s'inclina avec respect, se félicitant en lui-même d'avoir parlé à un prince russe avec le respect qui lui était dû.

Pendant l'absence du garçon de l'hôtel, Thadéus eut le temps d'examiner l'état de sa bourse ; il se rappelait ce qu'il avait payé à Dantzik ; et de la manière dont il avait été servi, il ne doutait pas que ses finances ne

fussent tout-à-fait épuisées; il ne lui restait qu'une guinée et dix-neuf schellings, et il tremblait que cela ne suffît pas pour l'acquitter.

Jerkins revint avec le compte; il se montait seulement à une pièce d'or; Thadéus la met sur la table à thé, donna une demi-couronne à Jerkins, et sortit.

Je suppose, milord, s'écria Jerkins en s'inclinant, que nous vous reverrons, puisque vous nous laissez votre portemanteau.

Thadéus hésita un instant..... Je l'enverrai chercher, dit-il.— Sous quel nom, milord? — Le comte Sobieski.

Jerkins dit avec emphase, en le suivant dans le café: Comptez sur moi, monsieur le comte Sobieski, je prendrai soin des effets de votre seigneurie.

Thadéus, mécontent du zèle trop empressé de ce garçon, ne répondit que par un signe de tête, et sortit.

L'air était très froid et la terre couverte de neige; il traversait un marché; en voyant les boutiques fermées, il se souvint que c'était un dimanche, et par conséquent qu'il était impossible de trouver un logement ce jour-là.

Il demeura quelque temps sous les portiques, ne sachant ce qu'il devait faire; dans l'état où étaient ses finances, il lui était impossible de retourner à l'hôtel d'où il sortait. Il soufflait un vent de nord-est très piquant, accompagné de pluie et de neige; mais sa préoccupation était telle qu'il s'en apercevait à peine. Il marcha sans savoir où se dirigeaient ses pas, jusqu'à ce qu'il se trouvât vis-à-vis l'église de S.-Martin.

Dieu est mon seul ami, dit-il en lui-même, et dans son temple je trouverai un asile.

Il se préparait à entrer dans l'église, lorsqu'il vit la foule en sortir. Il demanda à une vieille femme d'un ex-

térieur décent, si le service était fini.

Cette bonne femme fut étonnée d'entendre un homme dont le costume annonçait qu'il était étranger, s'exprimer si bien en anglais.

Il répéta sa demande, et elle lui répondit en souriant : Oui, monsieur, et c'est un plaisir de voir un aussi bel homme avoir autant d'honnêteté.

Thadéus rougit, quoique ce compliment lui fût adressé par une vieille femme. Il lui demanda la permission de lui aider à descendre les escaliers qui étaient devant l'église, et s'informa de l'heure où recommençait le service.

A trois heures, répondit-elle. Heureuse la mère d'un tel fils !

La pauvre femme, en parlant, élevait ses yeux avec une expression de mélancolie et de résignation. Le comte, touché de ses manières, marcha à côté d'elle jusqu'à la porte d'une maison de peu d'apparence où elle frappa ; là

il s'aperçut qu'ils avaient été suivis par une douzaine d'enfans étonnés de son uniforme étranger.

Ah ! monsieur, s'écria-t-elle, ces enfans sont surpris de voir un si beau monsieur faire attention à la pauvreté et à la vieillesse.

Thadéus était fatigué de la curiosité de ceux qui l'entouraient ; une petite fille ouvrit la porte, et la vieille femme lui proposa d'entrer et de se chauffer auprès de son petit feu.

Après avoir hésité, il accepta son invitation, se baissa pour passer sous une petite porte d'entrée, et suivit mistress Robson ; c'était le nom de la vieille femme. Elle le conduisit dans une cuisine, petite, mais très-propre. A son approche, un enfant qui était sur un tabouret, au coin du feu, courut se cacher sous les jupons de sa grand-mère, en criant : Maman, maman, cachez-moi, voilà l'homme noir !

Sois tranquille, William, c'est un monsieur, et non pas l'homme noir. Je vous demande pardon, monsieur, mais cet enfant n'a que trois ans.

C'est moi qui vous devrais des excuses, dit le comte en souriant, d'avoir amené dans votre famille un personnage effrayant.

Venez, venez, mon petit ami, dit Thadéus en s'asseyant auprès du feu et prenant sa petite main; l'enfant se cacha de nouveau sous le tablier de sa grand'mère.

William, William, reprit sa soeur en le prenant par le bras, le monsieur ne nous fera point de mal.

Le petit garçon leva la tête; et Thadéus ayant quitté sa pelisse et son chapeau, dont le panache l'avait effrayé, le petit William osa le regarder. Le comte le prit sur ses genoux: Mon petit ami, dit-il en l'embrassant, avez-vous toujours peur de moi?

Non, dit l'enfant, je vois que vous n'êtes pas l'homme noir qui prend les petits garçons méchans. L'homme noir a le visage noir, et des serpens sur la tête, et vous avez de jolis cheveux; et alors il jouait avec les boucles qui tombaient sur le front du comte.

Je suis honteuse de recevoir votre honneur dans une cuisine, dit la vieille femme, mais je n'ai pas de feu dans d'autre chambre.

Oui, dit la petite fille, qui était âgée d'environ douze ans, ma grand'maman a un joli appartement au premier étage; mais comme il n'est pas loué, on n'y allume point de feu.

Taisez-vous, Nany Robson, dit la vieille femme, vous fatiguez monsieur.

Oh non, pas du tout, s'écria Thadéus, je dois au contraire la remercier, puisqu'elle m'apprend que vous avez un logement vacant.

Oui, répondit mistress Robson éton-

née, mais à quoi peut-il vous être utile? sûrement un monsieur comme vous ne logera pas dans un pareil appartement.

Pardonnez-moi, mistress Robson, je ne connais pas d'endroit où je puisse être mieux.

Oh! monsieur, je serais très-honorée de vous avoir chez moi, mais je crois que vous vous moquez de moi à cause de la hardiesse que j'aie eu de vous recevoir dans une pareille demeure; d'ailleurs je n'ai qu'une chambre pour vous, et je n'en ai point pour votre domestique.

Je n'ai point de domestique.

Alors je servirai monsieur, dit la petite Nany: il a l'air si bon!

Mistress Robson rougit de l'observation de sa petite fille, et ajouta: Si vous ne dédaignez pas ma chambre, monsieur, je me croirai heureuse d'avoir dans ma maison un homme aussi

honnête que vous paraissez l'être ; mais pardonnez ma question, votre uniforme me fait croire que vous êtes étranger.

Oui, dit Thadéus, dont la physionomie s'était contractée à cette observation ; si vous ne craignez pas de recevoir un étranger.....

Comme il plaira à votre honneur, dit la vieille femme : le prix de ma chambre est une demi-guinée par semaine ; je vous soignerai comme mon propre fils, car je n'oublierai jamais la manière dont nous nous sommes rencontrés.

Je vais vous quitter un moment, dit-il, en mettant à terre le petit William qui jouait avec les pointes de l'étoile d'argent de l'ordre de Saint-Stanislas, et ne voulait plus quitter ses genoux. Il avait déjà pris une demi-couronne pour la donner à l'enfant, lorsqu'il se rappela qu'il ne lui

était plus permis de se livrer à ces mouvemens de générosité. Il retira sa main avec un soupir, et baisant les joues de l'enfant, il lui dit : Que ce baiser vous rappelle votre nouvel ami.

C'était pour la première fois que Sobieski avait été forcé de contraindre l'élan de son ame généreuse, et il sentit un mouvement d'angoisse dont il ne pouvait se rendre compte à lui-même.

Il dirigea ses pas vers Charing-Cross; ses tristes regards se portaient autour de lui; la pluie avoit donné à tous les objets une teinte si sombre, qu'à peine il pouvait croire qu'il fût dans cette fameuse cité dont il avoit lu de si magnifiques descriptions. Il cherchait ces superbes édifices qu'il croyoit trouver dans cette ville, souveraine des mers; ces monumens de grandeur et de magnificence qui étoient l'admiration des voyageurs : tout ce

qu'il voyait lui paraissait triste et sombre comme sa pensée.

Sachant à peine où il portait ses pas il approcha du corps-de-garde de cavalerie du parc Saint-James, et y entra le long de l'allée Bird-cage.

Les arbres étaient dépouillés de leurs feuilles; une neige mêlée de pluie était tombée toute la journée. La tristesse de la saison répondait à celle du cœur de Thadéus. Cependant il éprouvait une soif ardente; ses lèvres desséchées cherchaient involontairement les gouttes de pluie qui tombaient sur son visage; ses yeux laissaient couler des larmes qu'il voulait en vain retenir. Livré aux pensées les plus tristes, il marchait avec une telle vitesse que la sueur coulait sur son visage, où elle se mêlait à la pluie. Il se rappelait chaque circonstance des événemens qui l'avaient précipité du comble du bonheur dans la situation

la plus cruelle. Des soupirs douloureux suivirent ces réflexions. Toujours préoccupé, il fit encore deux ou trois fois le tour du parc dans la même agitation. La pluie avait cessé; mais personne ne passait. Enfin il s'assied sur une chaise, et demeure les yeux attachés sur un arbre qui était vis-à-vis de lui.

Un bruit soudain le tire de son assoupissement, il se retourne et voit deux jeunes gens parlant à haute voix, et dont l'uniforme annonçait qu'ils étaient du même régiment que les gardes qu'il avait vus à l'entrée du parc.

Parbleu, Berrington, dit l'un des deux, voilà les bottes les mieux faites en Angleterre.

Par la même occasion, répondit l'autre en ricanant, demandez-lui qui a fait ses jambes, car vous pourriez envoyer les vôtres à changer. — Qui diable peut voir mes jambes à travers

mes bottes ? — Oh ! si c'est pour les cacher, allez vite lui faire votre question. — J'y vais. Oh ! en vérité, il a des bottes parfaitement faites.

A ces mots il s'avançait vers Sobieski, lorsque son compagnon le retint.

Sûrement, Harwold, vous ne ferez pas une pareille étourderie ; cet étranger paraît être un homme de distinction, et il pourrait être offensé de votre conduite. — Malédiction sur lui et sur sa qualité ! je parie que c'est quelque malheureux émigré ; et le diable emporte moi et mes jambes, si je ne lui demande pas qui a fait ses bottes.

A ces mots, il voulait entraîner son compagnon, mais Berrington se retira et l'étourdi s'approcha de Thadéus et le salua. Le comte, qui ne pouvait se croire le sujet d'une pareille conversation, répondit par une froide inclination de tête.

Harwold, confondu de la fierté de son regard, sentit, pour la première fois, qu'il rougissait de son insolence ; cependant il continua sur le même ton :

Je vous prie de me dire, monsieur, où vous avez acheté vos bottes.

Où j'ai acheté mon épée, répondit Thadéus froidement en se levant, et jetant un regard de dédain sur ce fat ; puis il se promena lentement dans l'allée, surpris d'une pareille conduite de la part d'un officier anglais. Alors il entendit Berrington rire très-haut, en se moquant de l'air de stupéfaction de son impudent camarade.

Quoi, dit Thadéus en lui-même, est-ce là cette nation si célèbre par son courage et sa générosité ? Je vois que j'ai beaucoup à apprendre pour connaître les hommes : il faut que je les étudie dans eux-mêmes, et non dans leur histoire. Cette étrange rencontre

lui fut utile, elle détourna le cours de ses idées, et l'empêcha de s'occuper uniquement de sa situation. Cependant comme la nuit approchait, il tourna ses pas vers l'hôtel où il avait logé.

En entrant dans le café, il trouva l'officieux Jerkins, qui, apprenant qu'il venait prendre ses effets, alla les chercher lui-même, et envoya un garçon de l'hôtel pour lui amener une voiture.

Un homme habillé de noir était auprès de la cheminée, et semblait fixer ses regards avec attention sur Thadéus, qui marchait dans le café. Lorsqu'il fut auprès de lui, il l'accosta en lui disant : Monsieur, vous me paraissez arriver depuis peu de l'étranger, y a-t-il quelques nouvelles sur le continent ? — Monsieur, je n'en sais aucunes.

Cela me paraît singulier, je pensais que vous arriviez du continent!... de

la Pologne ! le garçon de café me l'avait dit.

Thadéus se sentit le sang monter au visage. Le garçon de café, monsieur !

Je veux dire, continua cet homme un peu embarrassé, que le garçon du café nous a assuré que vous étiez un comte, un comte polonais, le comte Sobieski ; de là j'ai conclu que vous étiez Polonais. Je vous demande pardon, monsieur, si je vous ai offensé, mais, dans ce temps-ci, on est curieux de nouvelles.

Thadéus, pour toute réponse, fit une inclination de tête, et alla voir si la voiture était arrivée. Il pensait que, malgré tout ce que les voyageurs disaient des Anglais, c'étaient le peuple de la terre le plus impertinent.

Non content de ces premières questions, il suivit encore Thadéus jusqu'à la porte du café où il attendait sa voiture, en lui disant :

Je crois, monsieur, que je ne me trompe pas, que vous êtes le comte Sobieski, et que j'ai l'honneur de parler au plus brave défenseur de la liberté de la Pologne.

Thadéus s'étant incliné de nouveau : Je vous remercie, monsieur, du compliment que vous m'adressez, mais je ne le prends pas pour moi : tous les Polonais, vieux, jeunes, nobles, paysans, étaient les défenseurs de la liberté ; tous également sincères, également braves.

Rien ne pouvait faire taire notre curieux ; la voiture arriva, mais il poursuivit encore.

Je pense que la plupart de ces patriotes, ainsi que sa seigneurie, ont pris soin d'emporter leurs richesses d'une terre à présent abandonnée à la destruction.

Pendant un moment Thadéus s'oublia lui-même pour sa patrie ; ses droits

et ses malheurs se présentèrent à son esprit avec une nouvelle force. Puis, se remettant : Non, monsieur, non, il n'est pas un Polonais qui en ait pu concevoir la pensée. J'ai laissé dans ma patrie tout ce qui m'était cher, tout ce que je possédais ; et ce n'est qu'au moment où j'ai vu préparer les chaînes qui lui étaient destinées que je me suis éloigné, ne pouvant diminuer ni détourner ses malheurs.

La chaleur de son discours, et l'élévation de sa voix avaient attiré l'attention de tous ceux qui étaient dans la chambre, lorsque Jerkins entra avec ses effets. Sobieski monta dans la voiture, se trouvant heureux de finir une conversation qui réveillait toutes ses peines.

Pauvre enthousiaste, s'écria le curieux, tandis que la voiture s'éloignait ! il est dommage qu'un si beau jeune homme ait su si mal tirer parti

de sa naissance et de ses autres avantages.

Il me paraît, s'écria un vieux ecclésiastique assis dans un autre coin, qu'il a fait le meilleur usage de ses talens; et si j'avais un fils, j'aimerais mieux qu'il eût de pareils sentimens que de lui voir posséder des millions. Cela peut être ainsi, s'écria le questionneur, avec une expression de dédain : *différens esprits s'attachent à différens objets* : celui-ci s'est décidé pour le merveilleux et l'extraordinaire, et voilà quelle a été la fin de la route qu'il a choisie.

Certainement, observa une autre personne, les jeunes gens devraient être élevés avec les idées du bien et du mal, et plus de raison et de prudence; je n'aimerais pas que mon fils exposât ainsi ma propriété et sa vie. Cependant, en entendant un discours semblable à celui de ce brave étranger, on

ne peut s'empêcher de penser que c'est beau et très-beau.

Vous avez raison, dit le curieux, c'est beau, en vérité, mais trop beau pour être imité; cela nous mènerait, comme lui, à être dénués de tout; car il paraît, de son aveu même, qu'il est sans argent, et je sais qu'il était maître, il y a un an, d'une fortune immense, qu'avec tous ses talens il a si bien gouvernée qu'il en a vu la fin.

Il est donc dans le malheur, s'écria l'ecclésiastique? et vous le connaissez!

Le curieux rougit, balbutia quelques mots et prit son chapeau: je vous demande pardon, messieurs, dit-il en regardant sa montre, j'ai un rendez-vous; et il se pressa de sortir sans écouter le docteur Blackmore, ce bon ecclésiastique, qui se hâtait de le suivre pour lui demander la demeure de l'étranger.

Quel est ce fat? s'écria le docteur

en rentrant, fâché de n'avoir pu en tirer d'explication.

Je ne sais pas, répondit le garçon de café; je le vis hier ici pour la première fois : il vint le soir pour passer la nuit, et ce matin il déjeunait lorsque ce gentilhomme étranger traversa le café, suivi de Jerkins qui le nomma à haute voix lorsqu'il fut parti. Cet homme demanda qui il était. Jerkins le satisfît, et ajouta qu'il était venu la veille et qu'il reviendrait dans la soirée. Cet homme est resté ici à l'attendre depuis ce moment; et lorsque le gentilhomme étranger est venu, il lui a adressé la parole comme vous l'avez vu.

— Ne savez-vous rien de plus sur lui ?

— Non, monsieur.

Sûrement, s'écria celui qui avait déjà parlé, et qui se leva pour suivre M. Blackmore, il est de notre devoir de secourir les infortunés; mais la charité doit commencer par nos com-

patriotes, et peut-être est-il heureux que nous n'entendions plus parler de cet étranger : nous pourrions nous attirer beaucoup d'embarras inutiles, car vous savez que les Polonais n'ont rien à prétendre de nous.

Certainement, reprit le docteur, ils n'ont de droits que ceux qu'on ne peut disputer à aucune créature humaine, ceux de la nature. Tous les hommes ont eu les souffrances pour héritage, et si nous n'essuyons pas mutuellement nos larmes, le malheur nous restera seul sans consolation.

Ah, docteur ! s'écria son compagnon, en le quittant à l'extrémité de Charles street, vous avez toujours les meilleurs argumens ; vous possédez la logique et Aristote.

Non, mon ami, mes argumens ne sont que chrétiens ; ma logique est la nature, et la Bible est mon maître.

Ah, voilà que vous avez encore rai-

son ! Vous autres ecclésiastiques, vous êtes comme les gens de loi : il est aussi difficile de se tirer de l'église que de la chancellerie. Quoi qu'il en soit, la charité est votre commerce, je ne veux pas vous en disputer le monopole. Bon soir, si je restais plus long-temps, vous me feriez croire que le blanc est le noir.

Le docteur Blackmore lui serra la main et retourna chez lui en déplorant l'égoïsme de son ami, et songeant à cet intéressant étranger, dont les malheurs l'affectaient d'autant plus qu'il ne pouvait espérer de lui être utile.

X.

Le comte Sobieski fut reçu cordialement par sa digne hôtesse, et jamais il n'eut plus besoin que dans ce moment des secours de la bienveillance. Une toux violente s'était jointe à la fièvre qu'il avait apportée de Pologne, et bientôt il fut réduit à un tel état de faiblesse qu'il ne pouvait sortir de son lit.

Mistress Robson fut très-affligée de sa maladie ; elle lui rappelait celle de son fils qu'une consommation, suite de ses excès, avait entraîné au tombeau.

Thadéus s'abandonna entièrement aux soins de cette femme respectable ; il ne lui restait pas d'argent pour avoir un médecin, et il prenait par

complaisance tous les remèdes qu'elle lui présentait. D'après ses conseils, il demeura plusieurs jours auprès d'un grand feu, ses rideaux tirés, ses fenêtres fermées, et dans une chambre absolument privée d'air. Elle le conjura inutilement de lui permettre d'aller chercher l'apothicaire qui avait soigné son fils ; le comte fut inflexible. Mais la maladie prit un caractère plus grave, et Thadéus tomba dans un tel délire que, ne pouvant plus résister à ses craintes, elle envoya chercher M. Vincent.

Docteur, s'écria-t-elle en l'entendant monter, le plus aimable jeune homme qui ait jamais paru sur la terre, se meurt dans cette chambre ; il ne voulait pas que je vous fisse appeler, mais à présent il est dans le délire le plus affreux.

M. Vincent entra dans la chambre, tira les rideaux du lit, et trouva Tha-

déus sans connaissance. Mistress Robson, à cette vue, poussa un cri d'effroi.

Calmez-vous, ma bonne femme, dit le docteur, votre malade n'est pas mort; éloignez-vous jusqu'à ce que vous soyez plus tranquille; je vous réponds que, lorsque vous reviendrez, il aura repris ses sens.

Mistress Robson, regardant toutes ses paroles comme des oracles, sortit de l'appartement.

M. Vincent s'étant aperçu que la chaleur extrême de la chambre avait dû contribuer à l'augmentation de la fièvre de son malade, donna de l'air à l'appartement, diminua le feu, ôta une partie des couvertures; ensuite élevant sa tête, il lui fit avaler des gouttes spiritueuses. Le comte ouvrit les yeux, prononça quelques mots sans suite, et bientôt mettant la main sur son front, parut chercher à rappeler ses idées.

Mistress Robson étant rentrée en ce

moment dans la chambre , remercia beaucoup le docteur.

Il faut que le malade soit saigné, dit M. Vincent, je vais chez moi chercher mes instrumens et mon aide ; en attendant, il faut que toutes les choses restent dans l'état où elles sont. La chaleur seule de votre appartement aurait suffi pour donner la fièvre à un homme en santé.

Lorsque l'apothicaire revint, il vit que ses ordres avaient été exécutés. Thadéus fut saigné et s'évanouit.

Pauvre jeune homme, s'écria M. Vincent en bandant son bras. Regarde, Tom, quelles cicatrices il a dans la poitrine ! Certainement celui-là est un vrai soldat. Comment nommez-vous votre locataire ? — M. Constantin, répondit-elle ; mais pour l'amour de Dieu, faites-le revenir de son évanouissement.

M. Vincent lui fit avaler quelques

gouttes, et à l'instant il ouvrit les yeux, et appela mistress Robson par son nom. La bonne femme en fut si enchantée qu'elle prit sa main en fondant en larmes. Son action fut si vive que Thadéus, revenu entièrement à lui-même, et voyant l'émotion de cette femme et des personnes qui entouraient son lit, connut tout le danger de l'état dont il sortait.

Venez, mistress Robson, dit l'apothicaire, il faut du repos au malade. Comment vous trouvez-vous, monsieur ?

Thadéus avait parfaitement repris connaissance, mais il se sentait très-fatigué; il remercia le docteur, et témoigna sa reconnaissance à sa bonne hôtesse.

M. Vincent, voyant l'heureux succès des remèdes qu'il avait employés, se retira avec son aide; il fut suivi par mistress Robson, qui en entrant dans la cuisine fondit en larmes.

Ma bonne femme, dit le docteur, pourquoi vous affliger, le malade n'est-il pas mieux ?

Oui, dit-elle en s'essuyant les yeux, oui, mais ce lit, mais cette scène ! tout m'a rappelé les derniers momens de mon malheureux fils. Ce spectacle me déchire encore le cœur. Ah ! si mon enfant avait été aussi bien préparé à mourir, je pense que je serais moins malheureuse. Puisse le ciel sauver M. Constantin ! vivra-t-il, docteur ?

Je l'espère. Sa fièvre est invétérée, mais il est jeune ; et avec beaucoup de soins nous pourrons le sauver.

Dieu puisse-t-il vous entendre ! car c'est le meilleur des hommes. — Est-il Anglais ? — Non... c'est, je crois, un émigré.

Un émigré ! s'écria Vincent en abaissant ses sourcils en signe de mécontentement ; quoi ! c'est un malheureux Français ! bon Dieu, cette ville est inondée de ces gens-là !

Non, docteur, s'écria mistress Robson, dont l'orgueil et la sensibilité avaient été blessés par l'espèce de mépris du docteur pour son locataire, non, docteur. Il a une montre entourée de diamans, des médaillons entourés de diamans; ainsi, docteur, vous ne devez pas craindre de lui donner vos soins par charité. D'ailleurs je vendrais plutôt la robe que je porte.

Ne soyez pas fâchée, mistress Robson, dit le docteur, fort adouci par l'explication qu'il venait de recevoir; mais nous voyons le pain de nos enfans et de nos pauvres dévoré tous les jours par tant de gens qui. Si vous saviez combien de fois j'y ai été attrapé! Cependant, d'après ce que vous me dites de notre maïade, c'est bien différent.

Soyez sûr, répliqua-t-elle, que si vous guérissez M. Constantin, il vous paiera aussi bien qu'un Anglais.

Cette dernière assurance dissipa tous les soupçons de l'apothicaire; et après avoir ordonné ce qu'il fallait faire prendre au malade, il se retira avec la promesse de revenir le soir.

Lorsque le comte Sobieski quitta l'hôtel où il était débarqué, il avait été tellement impatienté de l'impertinence de l'homme qui l'avait abordé, qu'il s'était décidé à quitter un nom et un titre qui l'exposaient à la curiosité de l'insolence et de l'insensibilité; il s'était contenté de donner celui de Constantin à mistress Robson.

A la fin de la semaine, il fut en état de sortir de cette chambre où il avait tant souffert. Sa guérison avait été retardée par l'inquiétude où il était sur les moyens de satisfaire à l'avidité de l'apothicaire, qui avait multiplié les remèdes et les visites dès qu'il avait été sûr d'être payé. Jamais Sobieski n'avait été accoutumé aux obligations

pécuniaires, et plusieurs fois il sentit au fond de son cœur le regret que la mort ne l'eût pas débarrassé de l'inquiétude qu'elles lui donnaient.

Mistress Robson s'était aperçu que lorsqu'elle le laissait seul et livré à ses réflexions la fièvre devenait plus forte; aussi elle avait soin d'envoyer auprès de lui Nany ou le petit William, pendant tout le temps qu'elle était obligée de rester dans sa boutique.

La gentillesse et la vivacité de cet enfant avaient gagné l'affection du comte, toujours sensible aux charmes de l'innocence et de la simplicité; il souriait à la naïveté de son petit babil, le prenait sur ses genoux, jouait avec lui et oubliait ainsi ses peines. Bientôt ses forces commencèrent à revenir, et il fut en état de sortir.

Une belle gelée avait succédé aux brouillards malfaisans du mois de novembre; il sentit le besoin de respirer

un air plus pur ; et après avoir entendu les objections de la craintive mistress, il s'enveloppa de sa pelisse et sortit avec le petit William, en promettant de ne pas aller plus loin que la ménagerie du roi.

L'enfant jouait devant lui, la vivacité de l'air animait tous ces mouvemens. Dans ce moment une voiture du roi traverse avec rapidité la porte de Charing-Cross. L'enfant effrayé jette des cris perçans et tombe au milieu de la route. Thadéus s'élance, saisit les rênes des chevaux prêts à l'écraser et les arrête. Le peuple s'assemble ; le comte tâche d'apaiser la frayeur de son petit ami ; mais s'apercevant que cette scène attirait la foule, dont l'attention se portait sur son costume et sur le panache qui ajoutait encore à l'élévation de sa taille, il prend l'enfant dans ses bras, traverse la promenade, et regagne sa demeure,

suiwi d'une partie des spectateurs.

Mistress Robson, voyant le peuple assemblé et son petit-fils jetant les hauts cris dans les bras du comte, sort de sa boutique pour savoir la cause de tout ce tumulte. Thadéus répond simplement que l'enfant avait été effrayé, et rentre dans la maison où il se jette sur un siège, sentant ses forces épuisées. Ce fut le petit William qui dit à sa grand'mère que si M. Constantin n'avait pas arrêté les chevaux il aurait été écrasé sous leurs pieds. Alors le comte fut obligé de raconter ce qui était arrivé; et la bonne femme le combla de bénédictions.

Vous attachez trop de prix à cette action dit Thadéus; elle est toute simple et ne mérite pas vos remerciemens.

Voilà comme vous êtes, M. Constantin : tout ce que vous faites n'est rien, et le plus petit service que je vous rends vous l'élevez jusqu'au ciel. Puisse-

t-il vous bénir!... Votre promenade vous a-t-elle fait du bien?

Oui, dit-il, je crois qu'elle m'a fait du bien. En finissant ces mots, il laissa tomber quelques chose qu'il avait dans ses mains, et s'appuya contre le mur, ne pouvant plus se soutenir.

Bon Dieu! qu'avez-vous donc, s'écria mistress Robson, en le voyant dans cet état.

Ce n'est rien, ce n'est rien, dit-il, en revenant à lui, et prenant sa pelisse qu'il avait laissée tomber; ce n'est rien; je vais monter dans ma chambre.

Mistress Robson, effrayée de ses regards et de son agitation, le suivait toujours. — Je vous prie, M. Constantin. — Ma chère madame, dit-il, en se retournant, je ne suis pas bien, la promenade m'a fatigué; laissez-moi seul quelques instans, vous m'obligeriez.

Comme il vous plaira, monsieur.

Pardonnez-moi si mes attentions vous fatiguent, je voudrais toujours être auprès de vous pour vous servir ; cependant je sens tout l'intervalle qui est entre vous et moi, et....

Thadéus lui serra la main, et rentra dans sa chambre. Ayant fermé la porte, il chercha avec soin dans tout l'appartement, et se jeta dans un fauteuil en se couvrant le visage de ses deux mains. Elle est perdue ! que deviendrai-je ! que deviendra cette pauvre femme dont j'ai consommé la subsistance !

Son chagrin n'était que trop réel. Cette montre dont le prix devait acquitter les frais de sa maladie, et tout ce qu'il devait à mistress Robson, lui avait été volée dans la foule, et il ne s'était aperçu de cette perte qu'en ce moment même.

Il demeura quelques minutes entièrement absorbé, et n'osant pas même songer à sa situation. Ce n'est pas pour

moi que je souffre, se disait-il à lui-même ; mais cette pauvre femme qui a peut-être contracté des dettes pour me servir ! je ne puis soutenir cette idée. Enfin se levant brusquement il s'écrie : il faut prendre un parti. Puisqu'elle est perdue, il faut chercher une autre ressource ; je vendrai ce qui me reste, je ne puis soutenir cette incertitude.

Soudain il se précipite sur le tiroir qui renfermait tout ce qu'il possédait.

C'était quelques bijoux qui lui avaient été donnés par sa mère ; une paire de pistolets que son aïeul avait mis à sa ceinture, le matin de cette terrible journée du dix octobre ; le portrait du palatin était à côté.... il semblait sourire à son petit-fils. Thadéus le prit, le porta à ses lèvres avec véhémence, et se couvrit le visage avec ses mains.

Me séparer de ces pistolets serait un sacrilège ! alors sans hésiter davan-

tage il mit dans sa poche un crayon d'or, des boutons de diamans, et sortit en se glissant par la cuisine sans être aperçu.

En tournant le coin de Leicester-Square, il aperçut un homme qui marchait un chapeau. L'idée lui vint que le marchand était un juif qui pourrait lui acheter sa pelisse : de cette manière, il conserverait encore les dons que sa mère lui avait faits dans des temps plus heureux, et que le souvenir des caresses qu'elle y joignait lui rendait si précieux. Il aborde le juif, et le prie de le suivre dans une cour voisine. Le juif y consent, et tout en marchant lui demande ce qu'il voulait acheter.

Je ne veux rien acheter ; je veux vendre cette pelisse : le juif l'examine. — Elle est noire doublée de martre elle est brodée . . . personne ne porte de broderies je ne

pourrai jamais m'en défaire. — Voilà votre réponse, dit Thadéus. — Arrêtez un moment, reprit le juif, quel prix en voulez-vous? — Ce que vous voudrez m'en donner. — Je ne puis en offrir que cinq guinées.

Il y avait peu de mois qu'elle avait coûtée au comte douze fois plus; mais il avait trop besoin de se procurer de l'argent, pour ne pas accepter son offre, quelque modique qu'elle fût.

A peine avait-il fait quelques pas, que la rigueur du froid lui fit sentir la privation de cette pelisse, dont il s'était défait sans regrets; mais il était trop accoutumé aux rigueurs de la fortune, pour être affecté de l'inclémence des saisons.

Il marchait en calculant la somme dont il avait besoin, et il voyait que celle qu'il avait reçue du juif n'était pas la moitié de ce qui lui était nécessaire. Alors il se décida à aller dans

une des boutiques que mistress Robson lui avait fait connaître, en lui parlant des désordres de son fils, qui l'avait ruinée.

A la faveur des lampes allumées, Thadéus aperçut à travers les vitres un homme d'un extérieur honnête; cependant il hésite : le juif à qui il avait eu affaire était un misérable ; mais son orgueil avait plus à souffrir de se présenter devant un homme honnête, comme un malheureux sans ressources. Il délibérait encore, lorsque l'embarras où se trouvait mistress Robson revient à sa pensée : à l'instant il se décide, et enfonçant son chapeau sur ses yeux il entre dans la boutique.

Le marchand étonné de la dignité de son maintien, et de l'idée de son rang, que lui indiquait l'étoile de l'ordre de Saint-Stanislas, le fixa en tenant la boîte qu'il lui avait présentée. Le comte, blessé de ses regards, répéta sa de-

mande avec hauteur : le marchand n'hésita plus. Il avait été accoutumé à de pareilles demandes de la part des émigrés français; mais il y avait une dignité et un air de supériorité dans la personne du comte qui imprimaient le respect; il ouvrit la boîte et lui demanda quel prix il voulait avoir de ce bijou.

C'est à vous de le fixer, répondit Thadéus; vous voyez que c'est de bon or.

Oui, répliqua le marchand; mais je ne puis vous donner plus de trois guinées de ce bijou. Quoiqu'il soit d'un beau travail, il n'est point à la mode en Angleterre; il n'est bon qu'à être fondu. Thadéus le lui abandonna pour ce prix modique, et sortit le cœur serré.

Mistress Robson fermait sa boutique lorsqu'il rentra; elle ne pouvait en croire ses yeux. Bon Dieu, monsieur,

où avez-vous donc été ? je vous croyais dans votre chambre ; mon petit William se désole de ne pas être avec vous.

Thadéus n'avait point de réponse préparée : un sentiment de justice et un reste d'orgueil, que toute sa philosophie ne pouvait pas réprimer, lui faisaient craindre de laisser connaître à son hôtesse l'embarras où il se trouvait.

J'ai été me promener, mistress Robson. — Je pensais que vous reposiez ; vous étiez si pâle lorsque vous êtes rentré avec le petit William ! vous vous êtes encore fatigué.

Non, madame, l'aventure de William m'avait fait beaucoup de mal ; pour me remettre j'ai été prendre l'air : je suis bien fâché de vous avoir inquiétée.

Ce discours satisfait la bonne hôtesse.

Thadéus se retira ; et bientôt les fati-
gues et les agitations de la journée le
firent tomber dans un profond sommeil
qui répara ses forces.

XI.

Le lendemain, le comte se trouva beaucoup mieux à son réveil; et lorsque Nany vint avec le petit William lui apporter son déjeuner, il la pria d'envoyer faire ses complimens à M. Vincent, et comme il se trouvait très-bien de le prier d'apporter son compte.

Mistress Robson ne pouvant oublier la conduite de l'apothicaire, se chargea elle-même du message; c'était une espèce de triomphe pour elle que de faire sentir à M. Vincent l'injustice de ses soupçons.

Elle rentra un quart d'heure après suivie du garçon de l'apothicaire: le mémoire se montait à trois guinées. Thadéus le paya à l'instant; et lorsqu'i

fut seul avec mistress Robson il lui témoigna le désir qu'il avait de s'acquitter avec elle; mais ajouta-t-il, c'est la moindre partie de la dette que mon cœur a contractée pour les soins maternels que vous m'avez rendus.

Oh! non, monsieur, cela me fend le cœur de prendre un schelling de vous; mais ces pauvres enfans, s'écria-t-elle, en les prenant chacun par la main avec la plus vive expression, ils n'ont de ressources qu'en moi. Le quartier de mon loyer est échu depuis hier, autrement j'aurais rougi de me conduire comme le docteur Vincent.

Ma bonne dame, répondit Sobieski, en lui avançant une chaise, je suis sensible à votre bonté; mais cet argent vous est dû, et en vous le remettant je conserverai toujours la même reconnaissance pour l'amitié que vous m'avez témoignée quoique étranger.

Eh bien! monsieur, reprit mistress

Robson, aussi embarrassée que si elle avait fait un vol, voici ma note; Nany m'apportera ce que vous lui remettrez; j'ai tout écrit avec exactitude; et la bonne femme, toute déconcertée, sortit de la chambre.

Les yeux de Thadéus la suivirent avec un sentiment d'admiration et de respect. Nany, dit-il après avoir vu à quelle somme se montait le mémoire, porte à ta grand'mère ces deux guinées et demie, et présente-lui mes remerciemens. Dis-lui combien j'ai été étonné de son économie.

Lorsque cette affaire fut terminée, le comte se sentit soulagé d'un grand fardeau; mais considérant le reste de sa fortune, il pensa qu'elle ne pourrait le faire vivre un mois. Il fallait chercher quelques autres ressources; car il ne pouvait supporter l'idée d'être réduit une seconde fois aux tourmens qu'il venait d'éprouver; il se mit donc

à chercher en lui-même tous les moyens qu'il pouvait avoir pour fournir à sa subsistance.

Ses talens en musique ne pouvaient lui servir, l'idée de paraître en public le revoltait; sa jeunesse et sa qualité d'étranger ne lui permettaient pas de songer à tirer parti de ses connaissances en littérature. A la fin il pensa que la peinture était son unique ressource; il avait toujours été passionné pour cet art. Il se décide et envoie Nany lui acheter de l'encre de la Chine et des pinceaux.

Lorsqu'il eut terminé une demi-douzaine de dessins, il songea à les porter dans une de ces boutiques d'estampes qu'il avait remarquées; mais se rappelant l'impression que son costume avait faite sur le marchand revendeur, pour éviter d'exciter la curiosité, il prend le parti de quitter tout ce qui lui restait de son rang et de sa fortune.

A cet effet, il se procure un chapeau rond et une redingote, et après avoir ôté de sa veste l'étoile d'argent qui la décorait, il dirige ses pas vers Newport street, où il avait vu les boutiques des marchands d'estampes. A mesure qu'il avançait, ses espérances s'évanouissaient, et il sentait ses craintes et sa répugnance augmenter.

Arrivé enfin à la porte de la première boutique, il hésite un instant; mais bientôt, honteux de son irrésolution, il entre et jette les dessins sur le comptoir, en disant : Voilà des paysages que j'ai à vendre, voulez-vous les acheter, monsieur?

Le marchand les prit sans daigner regarder celui qui les présentait : — Un, deux, trois, quatre... une demi-douzaine.... combien en demandez-vous? — Je ne connais pas le prix de ces sortes de choses, reprit Thadéus.

A ces mots, le marchand pensa

qu'avec de l'adresse il pourrait les avoir à bas prix, et avec un air de dédain, il lui demanda où il avait pris ces sites.

Ce sont des vues faites de souvenir dans différentes parties de l'Allemagne.

Ah ! répliqua le marchand, c'est bien peu de chose. J'aurais voulu, mon bon ami, que vous m'eussiez apporté des sujets plus intéressans et mieux exécutés.

Thadéus offensé de ses discours et de ses manières, saisit avec violence ses dessins, et se préparait à sortir sans dire un mot; lorsque le marchand craignant de les laisser échapper, le retient et lui dit d'un air familier : Permettez-moi de vous dire, jeune homme, qu'il ne convient pas à une personne dans votre situation d'être aussi vif avec ceux qui l'emploient : je vous donnerai une demi-guinée pour les six, et vous devez vous croire bien payé.

Tandis que le comte cherchait à dominer sa colère, le marchand jetant une guinée sur le comptoir, rassemblait les dessins pour les serrer dans un tiroir. Mais le comte les arrache de ses mains, en lui disant : Tout ce que vous possédez ne pourrait engager un honnête homme à dire un mot de plus à un être aussi méprisable que vous ; et il sortit laissant le marchand confondu.

Il revint chez lui trop imité pour s'occuper des suites de son aventure ; son hôtesse s'était accoutumée à son agitation, et cessait de le tourmenter de ses questions lorsqu'il rentrait épuisé et découragé, après avoir passé une partie du jour hors de la maison.

William était toujours le premier à saluer son ami ; il courait au-devant de lui, le prenait par son habit et le priait de le laisser monter dans sa chambre. Ordinairement le comte y consentait,

il trouvait du plaisir à jouer avec lui ; ses innocentes caresses dissipaient le nuage qui obscurcissait son esprit ; cet enfant était toute sa consolation ; il souriait dès qu'il l'apercevait , il sautait à son cou , et le serrait contre son cœur, comme si ce cœur eût été le séjour de la paix comme il l'était de la vertu. Mais, hélas ! la fortune ne devait rien laisser à Thadéus de ce qui pouvait adoucir le malheur de sa situation.

Au sortir d'une maladie cruelle il aurait eu besoin des tendres soins de l'amitié pour se rétablir, et il était réduit aux extrémités de la pauvreté et du besoin. Les contrariétés qu'il avait éprouvées avaient accru sa fièvre et sa faiblesse ; rien ne put cependant changer la détermination qu'il avait prise de consacrer uniquement au paiement de son loyer les bijoux qui lui restaient. Pendant une quinzaine de jours il ne

se nourrit que de pain et d'eau, pensant toujours que si la mort terminait ses souffrances, son hôtesse trouverait dans la vente de ses bijoux le paiement de ce qu'il pourrait lui devoir.

Dans cette disposition, il reçut un choc terrible, lorsqu'en rentrant il apprit que son petit William était dans son lit avec une fièvre ardente. Le délire s'y joignit bientôt, et M. Vincent déclara que c'était une petite vérole de l'espèce la plus funeste. L'événement ne vérifia que trop ses craintes. Thadéus eut la douleur de voir cet enfant expirer dans ses bras.

Quelques jours après il voit mistress Robson entrer dans sa chambre ; elle fondait en larmes. — Ah ! monsieur, comment pourrai-je reconnaître toutes vos bontés ?... Mais ne suis-je pas la plus malheureuse des femmes ! il faut que je me ruine, que je dépouille sa sœur pour payer sa maladie, pour lui

rendre les derniers devoirs. Ce cruel docteur Vincent m'a envoyé, hier au soir son mémoire, me disant qu'il avait une somme considérable à payer, et qu'il me priait de lui donner le tout, ou au moins une forte partie : le ciel sait qu'il n'y a pas un schelling dans la maison ; mais je vais envoyer Nany mettre en gage mes couverts d'argent, car je n'ai pas d'autres moyens de satisfaire l'avidité de ce cruel homme,

Le misérable, s'écria Thadéus dans un mouvement d'indignation ! et oubliant qu'il était dans l'impossibilité de venir à son secours, il lui dit : Ne cherchez pas à avoir obligation un instant à ce malheureux, je le paierai.

Il avait promis, il ne pouvait plus se rétracter, quoiqu'il se rappelât à l'instant qu'il ne lui restait aucuns moyens ; mais il aurait vendu tout ce qu'il possédait plutôt que de manquer à sa parole.

Mistress Robson fut pénétrée de reconnaissance. La générosité du comte la sauvait de sa ruine entière; en vendant ce qui lui restait d'argenterie elle n'aurait même pas pu payer M. Vincent. Cependant cet homme, malgré son avidité, aurait avalé les drogues de sa boutique, plutôt que de lui faire le moindre tort; mais il avait vu toute la tendresse que Thadéus avait pour cet enfant, et l'exactitude avec laquelle il l'avait payé ne lui permettait pas de douter qu'il n'acquît le mémoire de mistress Robson, plutôt que de la laisser dans l'embarras. Son calcul était assez juste, mais il ne voyait pas qu'avec une telle conduite il perdait l'estime de mistress Robson et celle du comte.

Thadéus s'était engagé à payer les frais des funérailles du petit William, ainsi que le compte de M. Vincent, et il ne lui restait pas un schelling; cependant il ne pouvait se repentir de

ce qu'il avait fait. Depuis la scène désagréable qu'il avait eue avec le marchand d'estampes, il n'avait pu se décider à retourner dans une autre boutique. Le revendeur était sa seule ressource; il avait été honnête avec lui; il résolut d'y retourner.

Il prit dans cette intention son sabre, ses pistolets, et ses boutons de diamans qui avaient déjà eu cette destination. Il éprouva alors une répugnance moins forte, c'était pour une action de bienfaisance qu'il allait s'en défaire, et il pensait qu'il aurait eu même l'approbation de ses parens s'ils eussent encore existé.

Il était six heures du soir lorsque le comte se disposa à sortir. Depuis son exil, la teinte mélancolique de son esprit lui faisait préférer l'obscurité; peut-être aussi une sorte de timidité l'engageait à choisir une heure où il espérait être moins aperçu.

Il demanda à mistress Robson le compte de M. Vincent; cette bonne femme rougissant, et pénétrée de reconnaissance, le lui remit, sans oser parler. Il se montait à deux guinées. Alors le comte sort et prend la route de la boutique du marchand revendeur.

Il était seul : ce fut un bonheur pour Thadéus. Il entre et met sur le comptoir son sabre et ses pistolets. Le marchand le reconnut, quoiqu'il fût enveloppé d'une redingote, et qu'il eût son chapeau enfoncé sur les yeux. Cet homme avait des sentimens au-dessus de son état. Il n'éprouvait aucun intérêt pour ceux que leur inconduite amenait chez lui; mais la noblesse de la figure du comte l'avait frappé, et il revit avec plaisir cet illustre étranger.

La somme qui m'est nécessaire, dit Thadéus, est plus forte peut-être que le prix que vous voudrez me donner de ces objets, mais j'en ai là un autre;

et il lui montra ses diamans. — Il me faut huit guinées.

M. Burnet après avoir examiné le tout, hésite un moment, et lui dit : Mon intention, monsieur, n'est pas de vous offenser; pardonnez-moi la liberté que je prends, mais il me paraît que ces objets ont pour vous un prix indépendant de leur valeur réelle; ils sont ornés de chiffres.... d'armoiries....

Le comte, qui se faisait une extrême violence pour cacher son trouble, attendit la fin du discours du marchand sans proférer une seule parole.

Je vous répète, monsieur, que je ne veux pas vous blesser, mais vous me paraissez étranger à ces sortes d'affaires. C'est pourquoi je me permets de vous dire que si vous étiez dans le cas de regretter ces objets, il vaudrait mieux les mettre en gage.

Que voulez-vous dire, reprit Thadéus, ne sachant pas ce que cela signifiait?

Dans ce moment il entra quelques personnes dans la boutique. M. Burnet, prenant les armes et les diamans, dit au comte : Si vous voulez, monsieur, nous traiterons cette affaire dans une autre chambre.

Thadéus fut sensible à la délicatesse de ce procédé, et le suivit sans dire un mot.

Je vois, monsieur, que vous ignorez ce que c'est que de déposer ou mettre en gage, ce qui est la même chose. Je vais vous l'expliquer en deux mots : si vous me laissez ces objets, je vous en donnerai une reconnaissance et vous remettrez les huit guinées dont vous avez besoin ; et lorsque vous me les rendrez avec l'intérêt que nous fixerons, vous reprendrez vos effets.

Thadéus accepta son offre avec plaisir. M. Burnet allait faire sa reconnaissance, lorsqu'il entendit la voix d'une femme dans le passage qui conduisait

à son appartement; puis renfermant à la hâte les effets de Thadéus, il le pria de passer un instant dans son cabinet; ce que le comte fit volontiers.

En ce moment une femme d'une mise élégante entra brusquement; et comme l'appartement n'était séparé du cabinet que par une porte vitrée et un léger rideau, le comte ne put s'empêcher de voir ce qui s'y passait. — Donnez-moi une chaise, je suis anéantie... Il me faut encore cent guinées sur ces bijoux.

En vérité, milady, ce n'est pas possible; je vous en ai déjà prêté douze cents, c'est cent cinquante de plus que je ne devrais.

Bon, dit la dame en riant, qu'est-ce que l'honneur d'un prêteur sur gages.

Eh bien, madame, reprit-il en souriant, comme il vous plaira.

Ce qu'il me plaît, c'est que vous me

donniez encore cent guinées. Vous en avez prêté à mistress Hinchinbroke deux mille sur un collier qui ne valait pas le mien.

Mais considérez, madame, que ceux de mistress Hinchinbroke étaient d'une plus belle eau.

Certainement pas plus beaux que les miens, M. Burdet, en estropiant exprès son nom. Le roi de Sardaigne les donna à sir Charles en le recevant chevalier, et décidément il me faut mes cent guinées. Sur mon ame je ne puis m'en passer. Mes domestiques n'ont pas reçu une guinée pour leur nourriture depuis quatre mois; ils meurent de faim. Vous dépêchez-vous donc ! Eh bien, me ferez-vous attendre toute la nuit !

En vérité, milady, je ne puis.

Quelle brute vous êtes ! tenez voilà un collier de perles, et elle arracha celui qui était à son cou. Finissons, mis-

tress Dundas m'attend pour aller au spectacle, donnez-moi mes cent guinées, que je parte.

Mais cela ne les vaut pas.

L'insupportable créature, reprit-elle avec humeur ! Donnez-moi mon argent ; demain je vous enverrai les bracelets qui vont avec le collier.

A ces conditions, je vais satisfaire milady.

Allons donc ! je n'ai jamais rencontré d'homme plus insupportable ; vous êtes pire que Shylock. Mais , bon Dieu, que me donnez-vous ! un mandat sur votre banquier ! ... Avez-vous de la conscience , M. l'usurier ? pensez-vous que j'irai m'exposer à me faire reconnaître ? Il me faut de l'or , et si vous ne vous dépêchez pas je manquerai le spectacle.

Après avoir satisfait à sa demande, M. Burnet reconduisit milady par le passage secret par lequel elle était ar-

rivée, et vint ouvrir la porte du cabinet d'où Sobieski avait été témoin de cette scène singulière qui l'avait frappé d'étonnement.

Monsieur, lui dit Burnet, un peu embarrassé, le hasard vous a rendu témoin d'une affaire bien délicate; mais je me confie à votre honneur: mon crédit dépend de votre discrétion.

Votre secret sera sacré pour moi, dit Thadéus, en voyant l'état de perplexité où était ce pauvre homme, et désirant le rassurer; mais il ne pouvait empêcher ses regards de peindre tout son étonnement.

Vous paraissez surpris, monsieur, de ce que vous avez vu: si je ne me trompe, vous êtes étranger.

Il est vrai, monsieur, je suis d'un pays où le simple soupçon d'une pareille affaire imprimerait la honte sur le caractère d'une femme.

Et cela devrait être partout, reprit

Burnet, quoiqu'en m'exprimant ainsi je parle contre mes intérêts : car ce sont des femmes telles que lady Williers qui soutiennent notre commerce.

J'ai chez moi les diamans d'une duchesse, de deux comtesses, et d'une foule de femmes de qualité. Lorsqu'elles ont fait quelques grosses pertes au jeu, elles m'apportent leurs diamans, je leur prête l'argent qui leur est nécessaire, et elles viennent les retirer ensuite... en me faisant un présent honnête.

Bon Dieu ! s'écria Thadéus, quelle dégradation !

Elles y mettent de l'adrese, reprit le marchand. Je me contente de leur billet, et même de leur parole ; car si ces dames ne se conduisaient pas bien avec moi, je pourrais les perdre de réputation : mais quel que soit leur caractère, je les tiens en respect. Je leur rends quelquefois leurs bijoux pour un seul jour ; par exemple, pour aller à la

Cour ou à un bal : elles me les remettent ensuite, et en faveur de ma complaisance, elles augmentent la rétribution qu'elles me donnent en les retirant.

Thadéus ne pouvait pas croire à une pareille conduite de la part de ces femmes que les voyageurs lui avaient représentées comme les créatures les plus aimables et les plus accomplies de toute l'Europe.

Certainement ces femmes doivent se mépriser entre elles, et devenir l'objet du dédain des hommes !

Oh ! monsieur, reprit le prêteur sur gages, elles se communiquent rarement ces sortes d'affaires : mes belles pratiques ne sont pas toutes si étourdies que celle que vous venez de voir. Celle-ci et une autre femme de qualité se sont fait leurs confidences, et lorsqu'elles viennent ensemble, je ne sais que devenir : elles tombent sur ma

bourse comme des affamées. Leurs maris et leurs parens sont les derniers à en être instruits. S'ils ont quelques soupçons, ils vont chez les juifs et les usuriers de profession, qui sont des gens absolument différens de nous.

Mais toutes les femmes de qualité se conduisent-elles de cette manière ?

Ah ! Dieu ! me préserve le ciel d'oser le penser ! dit M. Burnet ; si ces femmes n'étaient pas tenues en respect par celles d'un mérite supérieur, nous ne pourrions avoir aucune confiance en leurs promesses. Il est des femmes à la Cour aussi recommandables par leurs vertus que par leur rang ; mais celles-là ne viennent jamais chez moi.

Vous me faites plaisir, M. Burnet, dit Thadéus, je suis ravi de vous entendre ; mais je ne puis oublier cette belle dame qui s'est offerte si inopinément à mes yeux ; cela est si étrange !

Vous avez raison, monsieur, dit le

marchand, en lui remettant sa reconnaissance avec les huit guinées; cependant si vous avez occasion de revenir chez moi, je ne désespère pas que vous ne voyiez des choses qui vous étonneront encore bien davantage.

Le comte le remercia de son honnêteté, et sortit de sa boutique.

Il était environ sept heures lorsqu'il arriva à celle de l'apothicaire. M. Vincent était sorti; il commençait à se repentir de la dureté de sa conduite, et il n'avait pas osé attendre mistress Robson: son garçon de boutique était chargé de recevoir le montant du mémoire.

Le comte ayant payé, sans faire d'observations, retournait chez lui, lorsqu'il fut retenu par la foule qui était devant le théâtre de *Drury-Lane*. En ce moment, une voiture s'étant arrêtée, un jeune homme leste et richement

vêtu en descendit avec deux femmes....
Thadéus reconnaît Sommerset!

A l'instant tous les torts de son ami sont oubliés ; il s'écrie Sommerset! Sommerset! . . . et ne pouvant contenir son trouble et sa joie, il s'élançe à travers la foule pour le suivre, mais la porte se referme devant lui.

Ce moment fut terrible. Etre si près de son ami, et ne pouvoir aller jusqu'à lui! . . . son cœur se serra, un froid glacial parcourut ses veines, il s'appuya contre la porte, se sentant prêt à défaillir. Il resta quelques instans dans cette situation, incertain s'il pénétrerait dans la salle, ou s'il attendrait le moment de la sortie. Comme il délibérait, un homme l'ayant prié de faire place à des femmes qui voulaient entrer, il se retire de côté, et la porte en s'ouvrant lui laisse voir le questionneur impertinent dont il avait été si fatigué dans le café.

En le voyant, cet homme pâlit, comme s'il eût senti qu'il méritait le châtiment de son insolence, et chercha à se dérober au regards du comte, trop occupé pour songer à lui.

Thadéus demeurait immobile, livré à toutes les réflexions que faisait naître en lui cette rencontre inopinée. Enfin il se décide à aller demander l'adresse de son ami aux domestiques qui l'accompagnaient; mais la voiture étant déjà partie, il retourne bien vite à la porte du théâtre.

La première idée du comte avait été d'entrer dans la salle pour le chercher; mais les places étaient si chères, et l'argent qui lui restait avait une destination si sacrée! D'ailleurs comment espérer de le trouver dans cette salle immense, et où la mise élégante de ceux qui y entraient était si différente de la sienne, qu'il devait craindre d'être refusé!

Il resta plus d'une heure dans le vestibule, les yeux invariablement fixés sur cet escalier dont il espérait voir descendre son ami Pembroke. L'homme du café, qui avait suivi Sommerset, parut encore, et ayant aperçu le comte appuyé contre le mur, les bras croisés, son chapeau enfoncé sur les yeux, il s'arrêta et parut frappé de terreur. Que le ciel le confonde ! s'écria-t-il, et il rentra avec précipitation dans la salle.

Thadéus n'y fit pas plus d'attention que la première fois. Il resta constamment à la même place jusqu'au moment où les portes s'ouvrirent, et que les spectateurs sortirent : il était onze heures.

Toutes les espérances du comte se ranimèrent en ce moment. Il était placé au bas de l'escalier, et là ses regards perçans s'attachaient sur tous ceux qui descendaient : son cœur palpitait à

chaque groupe qu'il apercevait. Que de sensations l'assaillirent pendant cette demi-heure !... Combien son agitation la lui fit paraître longue !

A minuit il n'y avait plus personne ; il vit la dernière porte se fermer : il ne lui restait plus d'espoir. Cependant il restait encore à la même place , immobile , anéanti , lorsqu'on vint l'avertir de se retirer.

Y a-t-il un autre passage pour sortir des loges , dit-il à celui qui venait fermer les portes ?

Oui , monsieur , par Drury-Lane.

Je l'ai perdu ! s'écria-t-il en soupirant , et il sortit du spectacle le cœur accablé de tristesse.

Ce contre-temps était en effet pour lui du plus sinistre augure. Il avait retrouvé son ami chéri.... il allait jouir de ses embrassemens.... ses malheurs étaient finis.... Quelle fatalité le poursuivait !... Mais il avait appelé Som-

merset à plusieurs fois... à haute voix....
Sommerset avait dû reconnaître la voix
de son ami Thadéus.... et il ne lui avait
pas répondu!... et il était sorti par
une autre porte!... Pour m'éviter sans
doute, s'écrie-t-il douloureusement!
Déjà le noir soupçon est rentré dans son
ame déchirée. — Ingrat Sommerset, tu
me fuis!... Est-ce là le prix que tu
réservais à ma tendre amitié!

L'ame brisée par ces cruelles ré-
flexions, il errait dans les rues de Lon-
dres, sans savoir où il allait. Il arrive
enfin à sa triste demeure, et cherche
dans le sommeil l'oubli des nouveaux
chagrins qu'il venait d'éprouver.

FIN DU PREMIER VOLUME.